

Le despotisme dans "*Les Écailles du ciel*" de Tierno Monénembo

Prof. adjoint: Hassan Elbakraoui
Professeur adjoint à la faculté des Lettres - Université de Benha

Résumé :

La présente recherche qui a pour titre «**Le despotisme dans *Les Écailles du ciel* de Tierno Monénembo**» fait une analyse d'un roman d'un écrivain franco-guinéen. Elle part de l'hypothèse générale que ce roman, paru en 1986, exprime davantage les horreurs du régime totalitaire et les rêves de liberté desséchés, qu'il est de véritable accusation contre la tyrannie, la lâcheté et la corruption.

La période coloniale n'est pas toujours le cadre de ce récit, mais une partie essentielle s'inscrit dans l'époque de l'immédiateté postcoloniale. La trame de ce roman se situe à la charnière entre deux moments distincts: un avant et un après de l'indépendance. Tierno Monénembo consacre ce roman à la peinture de la dictature dont il a fait l'expérience directe. Il y raconte la vie d'un village traditionnel Kolisoko et d'une ville de Djimméyabé pendant l'ère coloniale, la lutte pour l'indépendance et le despotisme des régimes successifs après l'indépendance.

Le présent travail s'attache à caractériser la thématique du despotisme, telle qu'elle est imposée aux habitants guinéens pour qui la violence, la répression, la tuerie et l'inhumanité font désormais partie de leur vie quotidienne. Il s'articule sur deux points distincts: le premier concerne "**le despotisme pendant la colonisation française**". Il s'agit de montrer l'ère coloniale considérée comme une relation de servitude, de domination et de violence et la lutte du peuple guinéen pour se procurer de la libération.

Le deuxième point intitulé "**Le despotisme postcolonial**" met en relief l'état dans lequel se trouve la société guinéenne récemment sortie de l'expérience coloniale. Il s'agit d'étudier "la période douloureuse qui a succédé aux espoirs suscités par les indépendances". Le totalitarisme des régimes gouvernants prend place au pouvoir colonial. Le règne de nouveau maître du pays finit par se transformer en une machine de mort. Or, les espoirs de liberté et de prospérité du peuple guinéen se sont enlisés.

En effet, tout au cours de cette étude, nous avons abordé les différents types du despotisme que représente le texte monémembien. Nous sommes allés du despotisme colonial à celui postcolonial en montrant que ce phénomène est un moteur de création littéraire. Cette recherche aboutit à un résultat probant: Le régime postcolonial emprunte les parcours du despotisme de la colonisation, même les plus pires.

Le despotisme dans " *Les Écailles du ciel* " de Tierno Monénembo

L'analyse du despotisme n'est pas neuve dans les études africaines, surtout francophones. Littérature et despotisme semblent être en relation étroite depuis les débuts reculés de la littérature négro-africaine. Mais cette relation s'accroît, s'étend et se développe à l'extérieur des pays africains, car les écrivains exilés retrouvent la liberté et la responsabilité de transmettre, d'aborder et de critiquer les abus des systèmes coloniaux et des régimes arbitraires de nouveaux dirigeants de ces pays après l'indépendance.

Des écrivains africains, tels Ahmadou Kourouma (de la Côte d'Ivoire), Camara Lay, William Sassine et Mohamed Alioum Fantouré (de la Guinée), Sony Labou Tansi et Henri Lopez (du Congo), font partie des personnes qui ont fui la politique de l'horreur postcoloniale. Les régimes tyranniques, qui se constituent en Afrique après l'indépendance, ont fait l'objet d'une écriture abondante chez la plupart d'eux. Ces derniers ont pour thème "la dénonciation des injustices, des inégalités, de la démagogie, de la tyrannie du gaspillage... et de bien d'autres fléaux."¹

Le despotisme acquiert du coup une importance particulière chez nombre d'auteurs francophones. Un bon nombre de leurs romans² sont investis, à des degrés divers, de ce despotisme, surtout postcolonial:

" La production littéraire africaine de la période postcoloniale est le témoin des aberrations des régimes totalitaires postcoloniaux, (...) et des désillusions politiques provoquées par le néocolonialisme."³

La critique littéraire s'accorde ainsi à reconnaître un certain renouvellement des littératures africaines francophones. Ce genre nouveau littéraire a généralement attribué à maintes reprises le label de "la littérature postcoloniale" ou de la littérature de "l'imposture des indépendances."⁴ L'inventeur de cette nouvelle production littéraire est l'auteur ivoirien Ahmadou Kourouma dont le roman "*Les Soleils des Indépendances*" (1968) permet ce constat. Dès lors, le despotisme devient une thématique probablement fréquente dans la littérature africaine après l'indépendance.

Tierno Monénembo, écrivain guinéen francophone dont nous nous proposons d'étudier "*Les Écailles du ciel*"⁵, est l'un des plus grands auteurs africains francophones d'aujourd'hui, car il est distingué par le prix Renaudot en 2008 pour son roman "*Le Roi de Kahel*"⁶. Ce prestigieux prix récompense pour la troisième fois un romancier de l'Afrique francophone après l'ivoirien Ahmadou Kourouma en 2000 et le congolais Alain Mabanckou en 2006. Il confirme aussi le couronnement de son écriture romanesque et assure également "la présence incontestable de la littérature africaine sur la scène internationale."⁷ Dès lors, cet auteur jouit d'une réputation internationale.

Né en Guinée à Porédaka le 21 juillet 1947, Tierno Monénembo est confié, à l'âge de 5 ans, à sa grand-mère paternelle qui se charge de son éducation après le divorce de ses parents. Il est scolarisé à l'école française. Il a vécu une certaine période de son enfance à l'époque de la colonisation, puis il est témoin de l'indépendance de la Guinée en 1958.⁸ Il obtient un baccalauréat de biologie en 1969 dans le collège de Donka à Conakry. Hanté et persécuté par le régime répressif du

président de l'Etat Ahmed Sékou Touré, cet auteur guinéen a quitté son pays en cette année pour fuir le despotisme de ce nouveau dirigeant de la république guinéenne.

En effet, il est "jeté sur la route d'un exil douloureux"⁹. Il sillonne près de 150 kilomètres à pied pour rallier le Sénégal où il s'inscrit en médecine à l'université de Dakar, puis il rejoint la Côte d'Ivoire où il entreprend des études de biochimie à l'université d'Abidjan. Ensuite, il part en 1973 pour la France où il obtient à Lyon un doctorat de biochimie. Il enseigne en Alger et au Maroc de 1979 à 1985. Après son retour en France, il s'établit à Caen et entame de multiples voyages: le Brésil, les Caraïbes, les Antilles, le Mexique, la Colombie, les Etats-Unis, des pays d'Europe et d'Afrique.

C'est-à-dire, l'errance et l'exil sont au cœur de la vie de Tierno Monénembo. Cet exil fournit le désir d'écrire chez lui. D'où vient la publication de son premier roman "Les Crapauds-brousse"¹⁰ chez Seuil¹¹. Ce roman vise à conter les horreurs du régime totalitaire et les rêves de liberté desséchés. Il est de véritable accusation contre la tyrannie, la lâcheté et la corruption. Il inaugure une série d'ouvrages dénonçant les despotismes imposés violemment par les tyrans comandants des pays africains. Pour cela, la critique littéraire s'active "de saluer l'entrée en scène d'un écrivain d'avenir"¹².

Après une pause de 7 ans, c'est également le même parcours de son deuxième roman "*Les Écailles du ciel*" paru en 1986. La période coloniale n'est pas toujours le cadre de ce récit, mais une partie essentielle s'inscrit dans l'époque de l'immédiateté postcoloniale. La trame de ce roman se situe à la charnière entre deux moments distincts: un avant et un après l'indépendance. Tierno Monénembo nous y dénonce la vie d'un village traditionnel Kolisoko et d'une ville de Djimméyabé pendant l'ère coloniale, la lutte pour l'indépendance et le despotisme des régimes successifs après l'indépendance.

Ce roman monénembien nous offre une peinture minutieuse de la vie de la société guinéenne des années 1950-1980 et dans ce but, il procède par tableaux successifs, très précis et détaillés. A travers la déception d'un homme, Bandiougou, l'ancien militant contre l'existence coloniale, qui boit avec un groupe d'hommes habitués du cabaret Ngaoulo, le narrateur griot Koulloum se met à raconter le destin de la société guinéenne à travers le récit de Cousin Samba qui s'ouvre dès le début du roman.

Maudit dès sa naissance, Cousin Samba est successivement chassé de son village Kolosoko pendant la période coloniale. Il échoue aux Bas-Fonds du Leydi-Bondi de la capitale Djimméyabé. Il y est recueilli par une femme nommée Oumou-Thiaga qui l'aide beaucoup à trouver du travail comme boy chez un couple blanc. Ce jeune homme souffre à cette ville les mille morts du pouvoir colonial, puis celles du nouveau régime de l'indépendance.

Au début de sa carrière littéraire Tierno Monénembo est désireux de témoigner, de dénoncer, d'aller plus loin dans le fait d'explorer le despotisme colonial et postcolonial. Voilà ce qu'a montré l'auteur guinéen, dans une interview, à cet égard:

"J'ai commencé à écrire pour témoigner et dénoncer la dictature qui sévissait dans mon pays, la Guinée, puis mes centres d'intérêts se sont déplacés dans l'espace. Dans chaque roman j'essaie d'écrire différemment et d'être toujours plus vrai."¹³

Ce deuxième roman monénémbien est couronné par le Grand Prix de l'Afrique noire en 1986. Celui-ci met en lumière la place grandissante qu'occupe ce romancier dans la littérature africaine francophone. Il vient le rehausser et le déplace "dans le peloton de tête des écrivains africains français"¹⁴.

Le choix de Tierno Monémbo se justifie par le fait qu'il a consacré des romans à la peinture du despotisme qu'il a déjà vécu et par le fait qu'il "peint la dictature sur le vif"¹⁵. Nous voudrions, dans cette perspective, dégager la conception du despotisme et son inscription dans le texte monénémbien. Si nous avons choisi *Les Écailles du ciel* pour constituer le corpus de cette recherche, c'est qu'il se signale par l'apparence de différents types de la tyrannie dont l'auteur a fait l'expérience directe.

La présente étude ne s'arrêtera pas au roman mentionné. Elle pourra, au besoin, faire référence aux autres ouvrages de l'auteur guinéen et à certains ouvrages des écrivains africains francophones sur les thèmes abordés, mais de façon limitée dans le seul but de confirmer ou d'étendre une explication, ou pour étayer cette recherche.

Des questions se posent ainsi: comment le despotisme, qui est un fait historique réel, est-il représenté dans le roman de corpus? Quels sont les instruments ou bien les figures qui le constituent et dégagent de cette œuvre romanesque?

Le despotisme fait référence à un dispositif destiné à enregistrer les violences, les répressions, la dégradation d'une société, la machination de la mort, en vue d'une conservation de l'ordre établi. Il est aussi l'état, la condition d'un individu ou d'un groupe de personnes sur lequel s'exercent les attributs du droit de propriété. Il comprend tout acte de se soumettre au pouvoir gouvernant. On appelle aussi despotisme le régime politique autoritaire, totalitaire et arbitraire, parfois illégitime, qui s'installe ou et se maintient par la force. C'est le concept le plus discuté dans le présent travail sur le despotisme.

Poser le despotisme dans le cadre de la recherche conduit le plus souvent à marquer un état de soumission totale au système établi et un régime répressif avec son cortège de violences, de tuerie, de malheurs et d'inhumanité, à pointer du doigt les responsables et à ménager les victimes. Ces derniers dociles prennent petit à petit tendance au jeu du maquis devenant de véritables résistants.

La présente recherche s'articule sur deux points distincts: le premier concerne "le despotisme pendant la colonisation française". Il s'agit de montrer l'ère coloniale "considérée comme une relation de violence par excellence, de servitude et de domination"¹⁶, la lutte du peuple guinéen pour se procurer la libération. Nous aborderons deuxièmement l'état dans lequel se trouve la société guinéenne récemment sortie de l'expérience coloniale. Il s'agit d'étudier "la période douloureuse qui a succédé aux espoirs suscités par les indépendances"¹⁷. Le totalitarisme des régimes gouvernants prend place au pouvoir colonial. Aux attentes espérées succède une période de désillusion. Le règne de nouveau maître du pays finit par se transformer en une machine de mort. Or, les espoirs de liberté et de prospérité du

peuple guinéen se sont enlisés. D'où provient le deuxième point intitulé "le despotisme postcolonial".

En effet, tout au cours de cette étude, nous aborderons les différents types du despotisme que représente le texte monémembien. Nous irons du despotisme colonial à celui postcolonial en montrant que ce phénomène est un moteur de création littéraire.

Le despotisme pendant la colonisation française

Le système colonial est lisible à travers l'incorporation de maintes régions dans la contrée où se déroule l'action. La figure d'un "commandant", symbole du régime colonial dans la Guinée, est présente dans *Les Écailles du ciel*. On y relève la succession des commandants témoignant du fonctionnement d'une administration bien organisée et hiérarchisée depuis la Métropole.

L'arrivée des Français sur les terres guinéennes n'a fait qu'aggraver l'état dans lequel se retrouvent les indigènes et engendrer les affrontements. Puis la résistance arrive à son terme: face à la puissance du feu des armes coloniales, les autochtones suscitent des stratégies du maquis pour freiner l'invasion des colons.

Tierno Monénembo revisite le passé de la Guinée à l'époque des envahisseurs blancs. Quelques pages du roman¹⁸ relatent l'arrivée des colons français à travers le combat de Bombah où l'armée du roi Fargnitéré fait front aux futurs colonisateurs. Celui-ci, auquel l'écrivain fait allusion dans son contexte, compte parmi les plus connus de l'Afrique de l'ouest. Il est un "célèbre guerrier"¹⁹ face à un ennemi "venu d'un monde où le jour et la nuit se confondent"²⁰.

C'est une bataille sanglante du roi Fargnitéré contre la conquête coloniale. Tant de guerriers guinéens y ont été morts et blessés. Cette fameuse guerre de Bombah a été énoncée par des "vieillards et (des) bardes qui pouvaient toucher à la parole sans l'altérer (...)"²¹ Entre ceux-ci, c'est le vieux Sibé, le grand-père de Cousin Samba, victime psychique de cette guerre, qui retrace le récit de ce combat et décrit l'armée du roi Fargnitéré.

Les membres de cette dernière sortent de toutes les directions, de toutes les orientations pour se réunir sur la plaine. "Chacun s'était armé: de sabres ou de soppagnippa. (...) c'est le jour des preuves et des épreuves. Chacun devra montrer ce qu'il vaut. (...). Tous à Bombah! La plaine a soif de (leur) courage."²² Très courageux, ces guerriers guinéens ne viennent pas pour parader, mais ils viennent enrayer ces envahisseurs en se battant "jusqu'au dernier tour de sang."²³ Et on remarque, de l'autre côté de la plaine, la troupe ennemie.

Quant à lui, le roi Fargnitéré exalte l'ardeur et l'enthousiasme chez sa foule guerrière. Il projette "un rayonnement de dieu solaire."²⁴ Il s'apprête à pousser son cri de guerre et à lancer l'assaut. Il tourne la tête à droite, puis à gauche et "éperon(e) son cheval"²⁵ en ayant un seul but: parvenir au bout de la plaine et écraser les rangs de l'ennemi.

La troupe adverse commence à se disperser en l'air et le sol devient "recouvert de têtes fendues."²⁶ La guerre semble arriver à son terme. Mais une déflagration gagne le combat et le met sens dessus dessous. Elle parseme la folie dans l'armée guinéenne. Tous, "hommes, femmes, plantes plus rien ne semblait debout. Les rares survivants hurlaient sous la douleur du feu."²⁷ Ce n'est que l'artillerie de l'ennemi ou simplement "le mariage du feu et du fer (qui) n'enfante que la mort."²⁸ Pour l'armée

du roi Fargnitéré, ces canons représentent une frayeur qui pèse plus lourde et coûte plus chère. Certains guerriers autochtones se laissent "aller en douceur vers la mort, sans secousses ni convulsions."²⁹ Certains d'autres sont teintés de cicatrices qui résultent d'une "trace d'une balle", d'"un coup de sabre" et d'"une blessure de guerre."³⁰

En fait, les Blancs ne sont pas seuls dans la guerre de Bombah. Ils sont soutenus par un bon nombre d'indigènes "dont Haddido, le propre demi-frère du roi Fargnitéré."³¹ Censé commander l'aile, celui-ci s'est mis au service de l'adversaire. Traître de sa patrie, il a jeté les armes pour n'avoir aucun mal et devenir "le prétendant légal à la succession."³²

L'autorité demande au roi Fargnitéré de quitter la Guinée avec ses biens et son clan, "et de n'y remettre les pieds avant un délai de deux ans."³³ Mais l'obéissance et la peur n'habitent jamais la tête de ce roi. Ce dernier jette la première injure. Sabre en l'air, il pique son cheval et hache des jambes et des têtes. Haddido tire trois balles en or en direction de ce chef guerrier. Par conséquent, le roi Fargnitéré devient un cavalier décapité: sa tête est arrachée et roule par terre. Bref, ce roi guerrier engage un combat impitoyable contre les envahisseurs et leurs ordres. Il affronte les faits affreux avec courage.

Depuis la défaite et la décapitation du roi, les envahisseurs blancs commencent à imposer avec violence leur pouvoir et système coloniaux. Des coups de canons sont tirés dans le but d'empêcher toute révolte. Les policiers ne cherchent pas à "attendre pour semer le feu et répandre le sang."³⁴ Et le peuple guinéen ne répond plus à l'appel de la lutte. Il n'a qu'à se résigner au chef blanc. "Les hommes se sont faits sourds et aveugles."³⁵

Le commandant Pouillot déclare au peuple guinéen son futur roi: Haddidou, qui, d'après les propos du chef blanc, "a demandé (son) aide pour sauver (le) pays de la barbarie."³⁶ Un peu plus tard, ce roi a été tué en plein jour par une flèche. Le dirigeant blanc fait "arrêter des suspects de divers degrés, de divers âges et de diverses conditions."³⁷ Il met au siège Sanfa, le fils cadet de Haddidou, âgé à peine de 15 ans. Mais, c'est une sorte d'humiliation pour les anciens compatriotes "de voir à la tête du pays un garnement sentant encore le lait maternel et qui n'avait même pas subi l'épreuve purificatrice de la circoncision."³⁸

Pour éviter le chaos, le commandant Pouillot est remplacé par le capitaine Rigaux qui commande aussi les guinéens d'un ton désagréable et prend énormément part à la même vague. Il vient, à son tour, choisir "un successeur en dehors des familles aristocratiques traditionnelles."³⁹ Son choix se porte "sur Yala, un marchand de bibelots"⁴⁰ qui parle parfaitement le français. C'est "un excellent homme de main: brutal mais prudent, encore mais discret."⁴¹ En passant du commandant Pouillot au capitaine Rigaux, on assiste abondamment à la même problématique.⁴²

Après la guerre de Bombah, "un soleil triste jouait un sale jeu de cache-cache avec l'abattement et le désordre du village. Dehors, nulle trace de vie."⁴³ L'occupation française redonne "une certaine vie à Kolisoko. Une vie méconnaissable cependant, dans laquelle le village évoluait comme un orphelin en terre étrangère. On semblait ne plus reconnaître. Les visages défigurés. Les bouches cousues(...)."⁴⁴

Rien n'est plus comme avant. "Toute promesse est devenue un piège, tout dire une force sans goût, une mauvaise excuse, tout sourire une combine. (...). Sans pudeur, sans discrétion, la conquête ne tente point."⁴⁵

L'existence coloniale crée un cortège de supplices et de spoliations. Les conditions de vie des Guinéens sont terribles. Cela apporte la famine à un pays déjà accoutumé à la disette:

"L'homme ordinaire meurt de faim, de soif, de maladie ou de vieillesse (...)."⁴⁶

Dans cette période temporelle de la colonisation, la misère encombre tous les recoins du village Kolosiko. Ce dernier est un lieu isolé, dénué d'attrait. Il est " sans goût! (...). Terre étrange. (...). Terre honteuse. Humiliante. Terre du pays délétère."⁴⁷ Les hommes cailloutent le sol et y construisent "leurs cases dodues dont les toits tombent à ras du sol."⁴⁸ Ils portent des habits rapés, usés. Ils ne peuvent pas mener une vie normale telle qu'on la connaît depuis longtemps. Ce qui pousse au départ les jeunes en fuyant cet espace affreux. Contraint de quitter son village, Cousin Samba mène une vie errante en étant banni d'un lieu à un autre et s'installe définitivement dans un abri dénommé la ville Djimméyabé.

Pendant la colonisation, l'espace de cette ville est coupé en deux quartiers différents, étrangers l'un à l'autre: d'un côté les riches, ceux d'"En-Haut" ou du centre-ville, partie de la ville mieux lotie saine et hygiénique salubre, et de l'autre, les pauvres, ceux des Bas-Fonds du Leydi-Bondi qui sont un "ramassis de déracinés, d'orphelins et de frustrés."⁴⁹

Le centre-ville est "le fief des blancs."⁵⁰ Il protège aussi des Noirs de bonne situation:

"Être noir ou blanc n'avait plus grande importance du moment que l'on venait d'En-Haut."⁵¹

Tout au long du récit, la ligne de partage, possible, est restée entre ces deux mondes: il s'agit d'un Carrefour-Grand à la frontière qui détache l'espace du centre-ville de celui de la marge. Or, la vie du cœur de la ville est différente de celle du bidonville.

Les habitations des Bas-Fonds ne portent rien de bon. Elles sont construites à partir de matériaux de récupération et les plans d'urbanisation sont quasi inexistantes. Les constructions des maisons et leurs édifices témoignent de la misère:

"Les habitations se composaient de baraquements sans fenêtre, aux toits bas de torchis ou de tôle brunie, généralement retenus contre le vent par des briques ou des pierres posées. Des toits, des courettes et des ruelles s'élevaient de volutes de fumée âcre. Un territoire de gadoue, d'excréments et d'odeurs fétides; un monde de détritrus, le dépotoir de Djimméyabé. Il y avait là tout ce dont la ville ne voulait pas, tout ce qui la gênait et dérangeait son luxe tranquille. De morceaux de carton, de plastique, de bouteilles et de quincaillerie élimée. Des amas de souquenilles où des hommes anéantis venaient s'habiller. Des ruelles en lacets, lépreuses, recouvertes d'eaux usées et de rogatons en putréfaction finissaient en impasse devant des puits, des buanderies ou de sordides latrines."⁵²

Cet extrait reflète la souffrance dont les habitants sont victimes. Il donne une image ahurissante de l'"En-Bas" qui n'a pas de statue de ville. Par contre, la construction des maisons des Blancs rapporte une vie de luxure, une vie confortable:

"Les Tricochet (les Blancs) habitaient une somptueuse demeure en bordure de mer. Une maison blanc crème, faite en bois et recouverte d'un lierre gras d'un beau vert."⁵³

Les Bas-Fonds sont peuplés des hommes "inconnus des habitants du centre-ville."⁵⁴ Ils sont reclus dans les périphéries urbaines: les "mornes bidonvilles."⁵⁵ Ils glissent dans la marginalité. Ils sont affectés par la déchéance qui touche la population. Ces quartiers résidentiels, déshérités et parqués à la lisière de la ville, affichent chacun un espace exclusif. Le rejet se perçoit remarquablement brutal, agressif et furieux à travers les commentaires dits d'un policier de l'En-Haut s'adressant à Cousin Samba:

"Tu veux dormir ici en plein air et sur la place du Marché de surcroît? Tu n'y penses pas! Ne sais-tu pas que tu es ici au centre-ville, le fief des blancs? Si on est noir, couleur de bois flambé, il faudrait être commis. (...) si tu n'as pas où dormir, va chercher des côtés des broussards, à la périphérie de la ville, à Lydi-Bondi: Chauve-Sourris, Pique-Nez, Touguiyé et autres puanteurs. Crois bien que tu seras mieux là-bas."⁵⁶

Le centre-ville accentue ainsi chez le peuple d'En-Bas le sentiment de refus, d'abandon et de marginalisation. En plus, les habitants de ces quartiers sont vidés de leur substance. Ce sont des restes de nourriture des Blancs (de poulet, d'œuf et de pains) qui deviennent mangeables et sur lesquels les gens "se jett(ent) voracement"⁵⁷, tandis que les habitants du centre-ville, tels Les Tricochet, mènent une vie de luxe tranquille:

"Après le dîner, ses patrons (Les Tricochet) se paraient, se parfumaient beaucoup et sortaient en voiture."⁵⁸

Les conditions de vie des compatriotes sont accablantes et terribles. On n'attend de cette ville "aucun appui, aucun garde-fou."⁵⁹ C'est une ville qui continue à "assener" aux personnages "des coups à terre jusqu'à en faire des loques, des débris d'existence."⁶⁰ C'est la ville qui gâte les choses, détruit le cœur des hommes, suce leur force et les "abandonne comme une vieille savate."⁶¹

Il apparaît que l'En-Bas et l'En-Haut s'excluent mutuellement: d'un côté, la colère et la pénétration, de l'autre l'arrogance et le mépris:

"Et l'étranger, c'est avant tout le centre-ville communément appelé En-Haut. En-Haut, l'impossible désir, le vaniteux vis-à-vis, l'inséparable antinomie."⁶²

Les personnages vivent côte à côte dans les Bas-Fonds de Leydi-Bondi. Ils sont innocents. "Entre eux, rien d'autre que l'argent (...). Sans l'argent, l'enfer vaut mieux que cette ville."⁶³ Tous les hommes "courent vers l'argent."⁶⁴ Et pour cela, "il faut

trouver du travail, n'importe quoi (...)."65 La seule solution est d'aller au Carrefour-Grand pour "faire la queue."66 Ce lieu est un marché d'embauche plein de sans-travail qui viennent chercher chacun un emploi.

Oumou-Thiaga vit modestement dans une seule case avec ses deux fillettes qui "dormaient avec les poules du côté de la porte."67 Inquiet de rester à la maison longuement sans travail, son mari envoie "dans le ventre de sa femme des talonnades de diables."68 Un jour, il l'abandonne et ne revient jamais. Sans métier et sans expérience, cette femme doit se prostituer pour survivre et subvenir aux besoins de ses deux fillettes:

"En guise d'appoint, pendant la journée, elle recevait un ou deux hommes qui pouvaient payer."69

Les gens l'insultent et lui confie le sobriquet de Thiaga. Mais elle n'en ressent nulle honte et est courageuse face à la nécessité de survivre:

" Elle cherchait à vivre sans complication mais, en fait, elle survivait plus qu'elle ne vivait, malgré tout heureuse de respirer de l'air, de manger un bout et de s'occuper de ses enfants."70

Les habitants continuent à jaboter, mais rien ne l'empêche de vivre comme elle veut. Le fait d'être prostituée ne lui donne ombrage, bien par contre cette mère de famille ne recule devant rien et prête à sacrifier son corps pour ses deux petites filles.

Cette femme noire s'amourache de Cousin Samba et l'a choisi pour être son homme. Cela ne dérange plus le jeune homme. Celui-ci vit avec elle des mois d'amour "qui pèsent lourd sur le maigre budget de la femme."71 Samba échoue dans la ville coloniale de Djimméyabé. Il passe une certaine période temporelle sans travail. Oumou-Thiaga l'encourage à trouver du travail:

" Samba passa des mois d'attente harassante et infructueuse. Oumou-Thiaga le réveillait à l'aube, préparait le déjeuner, lui fourrait une pièce dans la poche et le poussait dehors en le stimulant."72

Le héros du récit se présente, sans succès, tous les matins au Carrefour-Grand en cherchant du travail. Cependant, la chance lui sourit une fois. Une femme blanche, Mme Tricochet, agite une main en sa direction et le choisit pour travailler comme employé de maison chez elle. Enfin, Samba procure difficilement du travail. Il fait le ménage et aussi la toilette du chien et du chat.

Un jour, une séance de massage conduit ce jeune homme à coucher avec Madame Tricochet. L'incident ne s'arrête pas là à cause de la grossesse de cette femme blanche. Ce qui rend son mari très furieux. Il ne subit pas ce malheur et demande à Samba de faire disparaître ses "cochonneries"73 de négrillon. Sous la menace de son fusil, Cousin Samba se rend de la forêt chercher les herbes nécessaires à une décoction de curetage dont meurt Mme Tricochet.

Dès lors, ce jeune homme est emmené à la prison sans raison. Sous les injonctions effrayées d'Oumou-Thiaga⁷⁴, les gens commencent à le chercher partout. Ils se réunissent autour de la prison et demandent sa liberté, insistant à le libérer:

" Samba était bel et bien incarcéré à la prison centrale. On l'avait jeté dans une cellule et, depuis, on l'avait oublié: ni inculpation formelle, ni jugement. Alors, une nuit le peuple des Bas-Fonds envahit En-Haut, défonça les portes de la prison et rendit Samba à l'air insouciant de la liberté."⁷⁵

De son boulot chez le couple Tricochet, Samba est confronté à la réalité avilissante du pouvoir colonial. Le règne de ce dernier a plongé la Guinée dans une situation de violence arbitraire où tous les droits humains sont bafoués et inexistant. De cette misère, de cette injustice, de ces atrocités, de cette humiliation de survivre malgré cette violence infinie, produit un autre caractère commun dans Les Écailles du ciel: Le maquis.

Pendant la colonisation, Djimméyabé est une ville paralysée et les gens sont condamnés à la misère. Les aspects féroces des colons mettent la Guinée en ébullition. Les personnages sont prêts à défendre leurs droits. Ils décident de se battre et s'opposent au pouvoir colonial. Le parti de l'Indépendance dont les quatre dirigeants fougueux sont Noudourou-Wembîdo, Bandiougou, Sana et Foromo, surgit dans les quartiers des Bas-Fonds du Leydi-Bondi. C'est parce que ceux-ci sont des lieux qui échappent au contrôle du pouvoir colonial et qui sont toujours prêts à se réveiller en grève ou en émeute.

Ce jeune parti distribue en secret des papiers mal imprimés dans les Bas-Fonds "que les enfants scolarisés lisaient à leurs parents analphabètes à la lueur des lampes tempête."⁷⁶ Ces tracts provoquent le départ des troupes coloniales et la fondation d'une république "sans colon, sans fouet, sans emprisonnement arbitraire"⁷⁷ et d'une république "de la justice, sans En-Haut ni En-Bas."⁷⁸ Ils ont pour but de mobiliser les habitants "sur des revendications concrètes."⁷⁹ C'est-à-dire, ce mouvement politique encourage et renforce l'enthousiasme et la prise de conscience chez le peuple des bidonvilles:

" Le P.I. et ses hommes (...) organisaient leurs réactions coléreuses et désordonnées, les encourageaient, exorcisaient leurs peurs et leurs sempiternelles hésitations."⁸⁰

Par conséquent, les quartiers pauvres de l'En-Bas sont secoués par des manifestations de rue menées par les leaders du parti. Sous la direction de ces derniers, une émeute dont le slogan est "Eau Courante pour tous"⁸¹ est lancée. Mais très rapidement, le régime colonial censure et opprime cette émeute pour imposer l'obéissance et aboutir à une société sans opposition. Tout adversaire devient un ennemi et un traître; il est destiné à la fusillade ou à la prison.

Cette manifestation est violemment réprimée par l'administration coloniale. Elle fait "des morts par centaines"⁸² et des blessés. On assiste aussi à l'arrestation des responsables de cette émeute:

" Les quatre nationalistes en herbe - qui forçaient la pitié avec leurs gueules en traine-misère - seront arrêtés à l'issue de l'émeute."⁸³

Ces quatre leaders sont devenus héros pour le peuple guinéen qui, à son tour, agite leurs images gigantesques et traverse toute la ville. Par la suite, celui-là lance une grève. Les poubelles sont très nourries et les jardins sont tenus en mauvais état pendant sept semaines. Les opposants inscrivent la confusion au cœur du pouvoir colonial. Or, "la ville d'En-Haut assoupit sa position"⁸⁴ et ces "quatre béliers inséparables seront libérés."⁸⁵ Mais, la libération de ces militants n'est pas suffisante et ne répond pas totalement à tout ce dont les Bas-Fonds ont besoin:

" La revendication "Eau courante pour tous" restait actuelle dans toute expression. En sus, ils demandaient une réévaluation des plus bas salaires."⁸⁶

Pour lors, la marche dirigée par les quatre Béliers et la grève déclenchée par les habitants du bidonville poussent le système colonial " à la réévaluation des salaires (...) et à l'engagement (...) de procéder à l'adduction d'Eau dans les Bas-Fonds dans un délai technique qui serait ultérieurement étudié."⁸⁷ Elles sont ainsi un moyen pour l'En-Bas de réclamer son droit à la liberté des dirigeants du Parti, à une vie au moins décente et à un avenir meilleur. Elles forment également un moyen d'incarner l'univers clos des Bas-Fonds en supprimant ainsi le sentiment du refus. Dans cette perspective, le P.I. sert à "augurer d'un avenir meilleur"⁸⁸ et les citoyens pauvres sont "acquis à l'idée de l'indépendance."⁸⁹

Les Guinéens de ce misérable quartier ont recours au P.I. et ses hommes pour présenter leurs doléances et trouver des solutions à leurs problèmes, tels "une amende, un élève chassé de l'école, une perte d'emploi, une embauche et même (leurs) rhumatismes."⁹⁰ Ce qui pousse Oumou-Thiaga à venir demander une aide pour Cousin Samba qui se trouve injustement en prison. Le P.I. entraîne plus vite une action de totalité qui vient affronter un cordon de soldats devant la prison centrale, mais qui affranchit ce jeune homme de son emprisonnement après une collision qui fait des blessés:

" La foule porta Samba à épaules d'hommes et regagna les Bas-Fonds dans une infernale bousculade (...) au cri de "Vive le P.I. même une voix enjouée scanda: "Vive Cousin Samba!" et la ville reprit "Vive Cousin Samba!" dans une hilarité générale."⁹¹

Malgré lui, Samba devient brusquement militant connu du parti de l'Indépendance, pas par plaisir, mais par hasard et par nécessité. Il se place dans la tribune à côté des quatre Béliers du parti. Il y fait connaissance avec l'apprenti leader Bandiougou. Dès lors, ce dernier ne l'abandonne plus:

" Samba devient très vite le compagnon, l'ombre d'un des leaders Bandiougou, le brave et noble instituteur."⁹²

De plus, le bébé nationaliste est encouragé à apprendre à lire et à écrire grâce à Bandiougou. Celui-ci l'aide aussi à trouver un job au salon de coiffure de Foromo. On lui confie aussi des tâches de routine du militarisme à la permanence du parti: chercher l'encre et le papier, préparer les pancartes et les tracts. Même il assiste aux réunions politiques des quatre béliers. Bref, le héros du récit est "le témoin de la

montée en puissance du Mouvement indépendantiste qui se jette dans la bataille de la liberté avec héroïsme."⁹³

La vie continue son cours. Et le P.I. grandit aussi. Il installe plusieurs permanences à Touguiyé et au Fronton dans l'En-Bas de la ville. Les façades de ces dernières se gravent par le nom de ce mouvement d'émancipation du pays: "PARTI DE L'INDEPENDANCE". Sur les murs, les piliers et les fûts sont suspendus des pancartes recouvertes de graffitis: "Mort aux colons"⁹⁴, "Allez les Béliers."⁹⁵

Les choses changent du jour au lendemain. Le peuple guinéen n'est plus passif; la réaction contre ces méfaits ne tarde pas. Aux alentours de Djimméyabé, les hommes se prennent la tête, commencent à se frotter les yeux et à discerner leur misérable destinée. Ils prennent "un coup de secoue."⁹⁶ Des délégués de partout, du fleuve et de la forêt, viennent rejoindre le maquis avec un groupe de révolutionnaires pour "s'opposer aux sataniques armes à feu de l'homme blanc."⁹⁷ Ils prennent le chemin de confronter le système colonial.

Leur opposition continue pour toujours. Elle exprime une volonté de rejet qui se répand dans une bonne partie de la population. Le P.I. recrute les permanents pour alphabétiser, pour organiser les jeunes, les femmes, les travailleurs. Foromo ferme son salon. Samba et Oumou-Thiaga rejoignent les permanents: le premier pour les jeunes et la deuxième au Mouvement des femmes.⁹⁸

Désormais, ce mouvement indépendantiste prend ainsi corps et se développe le plus vite possible. Il est dévoué corps et âme à l'action au service du peuple et à la liberté. Il étend son action "depuis les Bas-Fonds jusqu'aux recoins du pays."⁹⁹ C'est-à-dire, on est sensible partout à son action, car il jouit d'un "épisode plein de discours, de slogans, d'affrontements, de chantages, de marchandage et de conciliabules."¹⁰⁰ Il fait arriver le pays "à un tel degré de conscience et de mobilisation politiques."¹⁰¹

Grâce à lui, la force naît un peu partout dans tout le pays. L'indépendance, qui "n'est pas une mauvaise idée en tant que telle"¹⁰², sert à se répandre parmi le peuple guinéen:

" La fièvre de l'indépendance est dans les cœurs."¹⁰³

Les opposants au régime colonial assurent leur continuité. Les autorités officielles déclarent volontiers leur refus catégorique de reconnaître le parti de l'Indépendance de ces opposants. A leurs yeux, ce jeune parti est inexistant.

Dans cette perspective, le P.I. et ses hommes appellent tout le monde à participer à une grande manifestation. "A l'occasion de gigantesque meeting organisé au Marché-du-petit-jour"¹⁰⁴, la foule est trop nombreuse et "personne ne se serait amusé à la compter: sur toute l'étendue de la place du Marché, mais aussi dans les hangars, au faite des arbres environnants et même sur les toits."¹⁰⁵ Noudourou-Wembîdo tient un discours direct et chargé de vérité, un discours destructeur de l'ordre établi. Il se met "à haranguer la foule à grands slogans gestuels"¹⁰⁶ en menaçant la colonisation du doigt.

Les maquisards perpétuent leur lutte contre le régime colonial. Ils portent habituellement un message progressiste: il s'agit d'exalter le désordre qui trouve son expression la plus aboutie dans cette manifestation qui "n'avait pas l'air d'un

déroulement sportif."¹⁰⁷ Cependant, on voit les forces du pouvoir colonial étouffer et maîtriser cette grande manifestation, faisant des blessés et des morts. "La seule légitimation (de ce pouvoir) est celle de la force brute."¹⁰⁸ Dans le cas de cette résistance brave, l'arbitraire colonial ne peut que faire appel à la violence. Il a confiance en son armée pour dominer l'émeute. La mort et la blessure se lisent dans les actes des policiers. Le roman monénémbien fait mention de cet événement:

" Des centaines de manifestations tombèrent avec Oumou-Thiaga. Le sol de Djimméyabé fut jonché de blessés."¹⁰⁹

Par ailleurs, le personnage de la femme résistante est présent dans *Les Écailles du ciel*: Oumou-Thiaga, prostituée insurgée. Lors de cette manifestation, cette femme a une figure de meneuse, a du courage face à la répression policière. Elle est morte par un policier qui lui enfonce sa baïonnette dans le ventre, au mépris de sa grossesse presque parvenue à terme:

" Cette négraille-là n'avait plus peur. Elle toisait gaillardement les hélicoptères qui la survolaient. Elle narguait les policiers, se moquait de leurs fusils et de leurs casques en forme de calebasse, (...) et de leurs uniformes de pitres constipés. Et quand se produisait la charge, elle ne recula pas, ne perdit pas la tête. Elle répondit par un jet de pierres et de cheddites. Oumou-Thiaga, elle non plus, n'avait pas peur. Elle avança en première ligne d'un peloton de femmes au pagne décidé. La future mère marchait en tête, comme traînée par sa grossesse: combattante burlesque et néanmoins respectable. (...). C'est ce policier-là et pas un autre qui fourra dans son ventre la pointe acérée d'une baïonnette et que c'est à l'endroit même où elle tomba dans la flaque de son sang et dans l'écarbouillure de son fœtus que sera aménagée plus tard la fameuse place de l'Indépendance..."¹¹⁰

La mère a perdu la vie en ayant son fils au ventre au cours d'une manifestation réprimée dans le sang. Ce dernier "ne se fatigu(e) pas de couler."¹¹¹ C'est parce que le despotisme colonial veut que les gens meurent comme des mouches. On les tue froidement comme des insectes. Les soldats cherchent "à tuer, à tuer sans volonté de se faire mal, comme le boucher tue ses bêtes à l'abattoir. On y apprend l'insensibilité envers les autres et envers soi-même."¹¹²

Le despotisme colonial fait mourir les enfants dans le ventre de leur mère. Le fœtus de cette femme noire, qui devait s'appeler "Héttaré"¹¹³, meurt avant d'être né. Comme si l'auteur guinéen nous montre que la liberté est condamnée à mort avant son émergence et que l'espoir en un monde meilleur est vain.

La Guinée, sous le système colonial, est un pays partagé entre ses rêves de justice et les abus du pouvoir. Samba est emprisonné avec d'autres citoyens et les meneurs de la manifestation, sauf Ndourou-Wembido qui réussit à fuir les policiers:

" Après de vaines tractations, les autorités arrêtaient les responsables présumés de l'émeute. Bandiougou, Foromo, Sana et Samba furent emmenés en prison parmi des centaines d'autres. Noudourou-Wembido parvint à s'échapper à travers les mailles serrées de camaraderie et de complicité que le P.I. avait patiemment tissées."¹¹⁴

Les prisonniers sont coupés du reste du monde au camp de concentration à l'île de Fotoba où deux leaders, Sana et Foromo, trouvent la mort. Libérés cinq ans plus tard, les deux amis inséparables Samba et Bandiougou participent à la griserie de l'indépendance. Celle-ci est évoquée en ces termes:

" Sur les visages comme dans les bouches, sur les mâts comme sur les frontons des édifices, sur les plateaux comme dans la forêt, partout elle affichait sa petite gueule de Sainte Vierge ... l'Indépendance."¹¹⁵

Ils sont heureux d'apprendre que leur camarade de lutte Noudourou-Wembido est le président du pays et ils espèrent retrouver leur dignité bafouée. Lors de leur sortie de la prison, ils sentent que quelque chose a changé: Oumou-Thiaga s'inscrit après son assassinat dans l'éternité surtout au lendemain de l'indépendance du pays. La place où elle est tuée porte son nom. Une statue de bronze lui est consacrée. Même, un boulevard porte le nom de Foromo et une rue est nommée Sana. C'est un meilleur moyen d'ancrer ces trois personnages dans l'immortalité. Ceux-ci se traitent comme des héros nationaux et ils vivront pour toujours et encore à travers leur légende.¹¹⁶

Le despotisme postcolonial

Il s'agit de montrer l'exercice du système totalitaire de Ndourou-Wembido qui finit par succéder au despotisme de la colonisation française, de montrer ce qu'a subi le peuple guinéen après l'indépendance.

Après leur sortie de prison, Bandiougou et Samba se rejoignent à l'étourdissement de l'indépendance. Ils sont accueillis par une joyeuse vie avant de se révolter de nouveau contre le régime tyrannique du président du pays.

Le nouveau régime confie à Bandiougou le poste d'instituteur en lui donnant "un coquet appartement de lumière où la brise de la mer entrainait facilement, ventilée qu'elle était par les feuilles fasciculées des palmiers et des cocotiers. Cette résidence se trouvait au cinquième étage d'un bâtiment sis... Avenue Farnitéré."¹¹⁷ L'ancien militant s'installe dans ce nouveau logement avec Samba et les deux filles d'Oumou-Thiaga, Yabouleh et Kenny. La résidence où habite cette famille se trouve dans un quartier aisé de luxe qui, jadis réservé seulement "pour les Blancs-becs et quelques rares négrillons privilégiés"¹¹⁸, héberge maintenant les indigènes venus des bidonvilles.

Samba travaille comme un planton dans le bureau de son ami Bandiougou. Le salaire des deux compagnons inséparables satisfait leur besoin. Or, les membres de cette famille ne peuvent pas se plaindre et leur nouveau séjour est enveloppé d'une béatitude céleste en comparaison à leur vie passée. Les filles se lèvent tôt, préparent le café et prennent leur petit déjeuner avec un "pain odorant du matin."¹¹⁹ Puis elles partent pour leur classe: Yabouleh va au lycée et Kenny fréquente l'école primaire, au cours de sixième.

Le palais de règne colonial est "devenu la présidence de la République"¹²⁰ où s'emménage le nouveau chef d'Etat Noudourou-Wembido. Les colons, pour la plupart, sont partis du quartier d'En-Haut de la ville:

" A Djimméyabé, en cette partie de la ville que l'on appelait En-Haut (...), on ne voyait plus que des noirs. Les rares Blancs, qui étaient restés par tolérance politique ou par sens des affaires, portaient à la poitrine des badges montrant Noudourou-Wembîdo en médaille."¹²¹

Même, l'appellation En-Haut est interdite par l'une des premières ordonnances de la République. Les toits des maisons sont ornés des pancartes gravés. "Partout des portraits de Noudourou-Wembîdo. Partout des drapeaux. Partout des balafons."¹²² De plus, sous l'environnement de la victoire et de la libération, les aspects de vie portent les slogans de l'indépendance dans tout le pays:

" Le mot "Indépendance" était dans tous les propos et dans toutes les chansons. Restaurant de l'Indépendance. Night-Club Indépendance-Cha-Cha. Boucherie de l'Indépendance. On se chaussait Indépendance. Les hommes se coiffaient à la mode Indépendance. Les femmes portaient des tembourés Indépendance, taillés dans un tissu imprimé où l'on voyait Noudourou-Wembîdo en tenue de guerrier enfoncer une triomphale sagaie dans la gueule du dragon colonial."¹²³

Les gens se sentent forts en acquérant de "nouveaux droits apportés par l'indépendance."¹²⁴ Ils ont une vénérable raison pour vivre et espérer. Même, le président de l'Etat guinéen s'engage à ouvrir son pays au monde, à le développer et à établir une revendication légitime des droits traditionnels de l'homme:

" Je respecte tes opinions. Je les respecte d'autant plus que je les connais bien. Et puis la Constitution protège le droit d'opinion et même le droit de grève"¹²⁵ Dit-il à Bandiougou

Mais malheureusement, ce ne sont que des promesses irréalisables. La soif du pouvoir le conduit à commettre tous les crimes possibles dès qu'une force s'oppose à lui:

" Et malheur à vous si vous avanciez quelque parole déplacée, si vous commettiez quelque acte inacceptable, vous vous faisiez inmanquablement traiter de colonisé."¹²⁶ Dit-il le narrateur griot.

Très rapidement, les gens se retrouvent dans une position sociale compliquée, sans aucune perspective d'avenir. L'espoir est substitué par des échecs et des désillusions. C'est le désespoir qui touche de près les habitants, tel qu'on le trouve dans le roman susmentionné:

" Un terrible réveil avait succédé à l'euphorie. La négraille désenchantée coulait un triste regard sur la nouvelle réalité et étouffait à tout bonheur son amertume."¹²⁷

Ou encore:

" Il y a longtemps que l'Indépendance est fâchée avec la négarille. Un nègre indépendant? Où tu as vu ça? C'était une blague."¹²⁸ Dit-il Mawoud-Marsail.

Une partie essentielle de ce récit se situe à l'époque postcoloniale, période d'attente et d'espoir. Elle se propose de décrire la vie des Guinéens sous le règne absolu de Noudourou-Wembîdo. Elle présente aussi le caractère totalitaire et

répressif du système établi et sa chute. Puis elle raconte la réalité opposante de la société guinéenne, mise sous haute surveillance. La plupart des personnages sont au service du nouveau maître du pays et rares d'autres dans l'opposition, tels Bandiougou et son compagnon de résistance Samba, des professeurs et des élèves à l'école, et enfin la militante Mouna qui réussit à détruire son règne et celui de ses successeurs.

Etant tout d'abord un ange qui conduit la lutte contre la France en raison d'avoir l'indépendance, le président de l'Etat anéantit peu à peu les rêves du peuple. Son œuvre est "décourageant(e) par certains de ses aspects."¹²⁹ Noudourou-Wembîdo devient un exterminateur qui s'appuie sur l'armée et la police pour imposer un système despotique approuvé par la violence, la répression et la torture:

" Très vite, le régime né de la fin du colonialisme se mue en bête sanguinaire sous les traits infâmes du tyran Noudourou-Wembîdo, le traître de la cause."¹³⁰

Le despotisme, cette fois-ci de l'intérieur de la Guinée, peut bien entendu se comprendre également sur le plan social et politique. Tierno Monenembo se propose de le présenter à travers l'exercice du pouvoir fortement marqué par le discours à la foule comme un moyen de soumission, la violence, la répression et la folie meurtrière.

Noudourou-Wembîdo refuse tout langage contradictoire à ses plans. Il impose un état d'obéissance, de dissuasion et de répression qui empêche les jeunes intellectuels d'aller au bout. Il prescrit aussi ses idées à travers le système du propos. Ce dernier dispose d'une force armée pour pouvoir s'imposer.

Dans *Les Écailles du ciel*, deux façons de propagande active pour le régime postcolonial sont principalement usées pour se procurer de l'accord du peuple guinéen: la radio ou la télévision et le discours à la foule. Noudourou-Wembîdo en profite pour signaler la crainte et la terreur face à la population et préserver la nation du chaos.

A son arrivée à la tête de l'Etat, le chef de la nation prend souvent la parole au stade du Premier-Avril, bâtiment récemment érigé par un des nombreux pays exotiques qui proposent leur aide et soutiennent l'indépendance. Cela sert à la connaissance des relations entre le peuple et son président. Le zèle de ce discours se manifeste à travers d'estimables devises:

" Déclamer le plus haut possible les slogans du P.I., honorer la mémoire des héros nationaux Fargnitéré ou Oumou-Thiaga en formules dithyrambiques, dénoncer les individus douteux, encenser Noudourou-Wembîdo-le Leader-Bien-Aimé-sous peine d'être fusillé."¹³¹

Ce bélier des Béliers parle toujours de l'indépendance grandiose, il regarde du haut de l'indépendance et lui donne trop d'importance. Il vocifère "contre la colonisation et contre toutes sortes d'ennemis intérieurs et extérieurs que la marche historique du peuple écraserait forcément tel un rouleau compresseur."¹³²

Le système des propos du nouveau dirigeant du pays est polémiste. Il se fait "une parole de combat politique, (...) de dénonciation."¹³³ On voit toujours la foule en

train de se redresser debout sur les gradins et d'applaudir à toute interruption de parole. Son discours confirme que le pouvoir appartient au commandant. Ce dernier appartient au peuple. Et celui qui trouble la stabilité de la nation est "traître à la patrie et assassin de la cause populaire."¹³⁴

Mais parfois, les propos du président sont peu efficaces, car ils n'empêchent pas l'opposition de vive voix. Le commandant du pays s'ennuie de chahuts qui se répandent dans le public pendant l'un de ses nombreux discours. Des voix s'éclatent et se font entendre pour la première fois:

" Y en a marre des discours! Nous voulons des actes: des Actes! Le Leader-Bien-Aimé avait interrompu son allocution et était reparti dans son infernal cortège."¹³⁵

Les gens de la foule se sentent bien sans le dire, car c'est la première fois qu'ils jettent de petites phrases qui fracturent le mutisme. Il apparaît que cette opposition littérale suppose un trouble du statut du maître du pays. Et que se passe-t-il quand le chef de l'Etat ne parvient pas à contrôler la tranquillité de la foule? La réaction de l'ordre est insupportable. Le commandant fait appel à la police et à l'armée pour dompter le peuple guinéen. Celui-ci est obligé, sous la menace, de venir participer aux discours hebdomadaires et bruyants du président. Tant de policiers accompagnent la séance des discours et sermonnent les foules. Au lieu d'accueillir avec cordialité ces dernières, ils les cognent voracement par des coups de machette pour ne leur donner aucune occasion de s'opposer, pour interdire leur opposition orale contre le régime et pour assurer leur soumission totale.

En effet, l'organisation dirigée par les policiers au lieu de meetings est parfaite. **Aucune absence** n'est permise, malgré que la largeur du stade du Premier-Avril ne prenne pas toute la population de la ville. Et en cas d'absence, la punition est extrême. En plus, les assistants sont contraints de répéter derrière le chef d'Etat ses slogans. Cette idée apparaît explicitement dans ce long extrait rapporté par le narrateur griot du roman:

" Les discours de Noudourou-wembîdo étaient devenus un rite hebdomadaire auquel tout le monde était impérativement convié. Des colonnes de policiers et de miliciens exhortaient les militants à coup de machette. (...) Des comités de quartier dressaient la liste des absents et ceux-ci étaient pendus en guise de préliminaire aux meetings ultérieurs. La population de la ville s'entassait donc comme des sardines au stade du Premier-Avril qui (...) ne pouvait contenir tout le monde: des gens mouraient piétinés ou asphyxiés, ou, ressortaient du stade avec des membres fracturés et des côtes brisées. Noudourou-Wembîdo (...) vociférait des slogans introductifs que la foule reprenait sur la surveillance aiguë des miliciens."¹³⁶

Il est évident que ce discours porte ainsi une expérience de la douleur d'une violence frappante qui soutire le vécu du régime postcolonial. Tierno Monénembo se plaint de faire de ce discours un objet de peur, d'obéissance et de soumission. Le chef d'Etat est ainsi "le premier distributeur de l'horreur"¹³⁷ La force de ce personnage se lie à la violence armée et à la torture, puisqu'il apparaît beaucoup en public.

L'auteur guinéen fait de lui un orateur disciple des discours. Noudourou-Wembido aime s'entendre parler, car sa supériorité "s'exerce aussi grâce au langage."¹³⁸ Il "exprime la parole unique et vraie: un seul mot d'ordre, celui du chef."¹³⁹ Ce dernier représente l'unité, car il symbolise un régime politique fondé sur l'obsession de l'ordre et dirigé par un seul chef:

" Noudourou-Wembido avait pris soin, durant son règne, d'écarter d'une manière ou d'une autre ceux qui s'en étaient tant de soi peu approchés. Chaque fois qu'un de ses collaborateurs avait gagné quelque prestige sous son ordre, et un peu de popularité aux yeux de l'opinion, il l'avait limagé, avili ou décapité sans fioritures."¹⁴⁰

Ces actes ont pour fonction de révéler l'omnipotence tragique du despote qui a "quelque inflexible sentiment de fierté et de confiance en soi."¹⁴¹ Le pouvoir est concentré entre les mains d'un seul individu, le président. On assiste à un règne de l'individualisme du chef d'Etat, et l'avidité du pouvoir mène ce dernier à la démence, à la mégalomanie ; ce qui se manifeste à travers les titres glorifiables que se donne Noudourou-Wembido:

" Leader-Bien-Aimé dont la somptueuse de titres s'enrichissait sans cesse de nouveaux bijoux: Bras-Droit-du-Peuple, Anti-Colonialiste-Invétéré, Camarade-Stratège, Educateur-du-Peuple-Numéro-Un... Galeries de perles gracieusement mises à la disposition des multiples en mal d'inspiration."¹⁴²

Ce dictateur africain déclare de longs dialogues en son honneur. A ses yeux, l'indépendance se définit comme étant "(l') idée de Noudourou-Wembido, (l') effort de Noudourou-Wembido, (l') œuvre de Noudourou-Wembido, (l') enfant de Noudourou-Wembido, (la) propriété inaliénable de Noudourou-Wembido."¹⁴³ Dans la salle de la présidence, s'est accrochée contre le mur sa sainte image qu'on doit saluer à chaque passage. C'est "un tableau gigantesque et laudatif du Leader-Bien-Aimé, peint par un rapin dont le pinceau avait été minutieusement trié sur le volet selon des critères militants. Noudourou-Wembido y affichait un air Angélique d'idéaliste absolu."¹⁴⁴

Cette folie de grandeur, qui est "un comportement pathologique caractérisé par le désir excessif de gloire, de puissance"¹⁴⁵, se présente dans ses rapports avec les autres tant que dans ses actes personnels. Elle montre son longévité au pouvoir. C'est-à-dire, l'idée de "vivre ensemble" ne se place pas dans la routine quotidienne du président. Elle est remplacée par l'unité de la nation autour de lui et construit par lui ou comme l'a montré Joseph N'dinda ainsi:

" Le président par le culte de la personnalité nie les individualités. Il devient le seul, l'unique dans tous les domaines. Il est le seul à avoir les prérogatives de l'élaboration et la diffusion des discours. Il nie les particularités et anesthésie les esprits. Cette négation des particularités mène droit à l'atrophie des consciences."¹⁴⁶

L'égoïsme du chef d'Etat le pousse à être convaincu "d'agir dans l'intérêt du peuple, de travailler pour son bien."¹⁴⁷ Il se montre à travers les discours et les actes en rapport avec l'économie du pays. Ce tyran commandant profite de la passivité générale du peuple guinéen pour prendre les décisions les plus insensées par rapport

à l'exploitation des ressources naturelles de la Guinée par des firmes exotiques sans demander l'avis de personne:

" Le maître se présente comme étant le seul et unique détenteur du sens. Il prend des décisions sans avoir de comptes à rendre à qui que ce soit."¹⁴⁸

Noudourou-Wembîdo établit de nouveaux rapports avec l'ex-colonisateur dans le cadre de la coopération. Il présente le camarade Johnny-Limited au peuple pour édifier dans les Bas-Fonds du Leydi-Bondi une usine d'extirpation d'un minerai, la bauxite. Pour fêter cet événement, il prend un arrêté d'une semaine de congés payés en demandant à chacun de donner comme preuve de gaieté.¹⁴⁹

De ce jour, Johnny-Limited apparaît comme un acteur du néo-colonialisme. Les paroles de bienvenu du commandant lui permettent la possibilité de "faire part de Djimméyabé. Et pas comme simple figurant."¹⁵⁰ On le voit, sur le coup, parcourir toute la ville "accompagné de techniciens blancs fagotés de lourds appareillages."¹⁵¹

De plus, les gens se heurtent arbitrairement à participer dans la semaine carnavalesque à l'occasion de cet événement trop important, à se manifester en chansons et en slogans. Même les malades et les impotents sont contraints "de jouer aux gais lurons sous l'émulation musicale de gourdins des miliciens."¹⁵²

Nous pouvons dire que "le pouvoir est un individu, ce n'est pas un principe. Ce qui fait que toutes les institutions en place sont dévoyées et inféodées à l'individu qui est pouvoir."¹⁵³ Grâce à la répression armée et à la torture, le despote fait stabiliser une nation unie autour de lui sans désordre et sans confusion. C'est ce but que semble poursuivre ce tyran. Il en est de même pour la majorité des chefs des Etats africains après l'indépendance:

" A première vue, le dictateur serait donc bien (...) le principe de stabilité qui préserve la nation du chaos."¹⁵⁴

D'ailleurs, l'enseignement est un des services de la nouvelle république les plus négligeables. Il y a peu d'écoles et peu d'instituteurs en comparaison au nombre d'"enfants en âge d'être scolarisés."¹⁵⁵ Les écoles sont délabrées et ruinées. Elles ont la même situation trop insupportable aussi en Guinée postcoloniale que pendant la colonisation française. Mais le pire est imposé à l'époque d'après l'indépendance:

" Peu de locaux pour recevoir les internes. Restauration défectueuse. Dans certains établissements, il manquait même des tables et des chaises."¹⁵⁶

Bandiougou se distingue de la lâcheté des autres à la ville de Djimméyabé. Il poursuit ses risques et encourage ses élèves et ses collègues à manifester. Les opposants se révoltent contre l'administration corrompue et inefficace. "Le lycée Wango commenc(e) à agiter."¹⁵⁷ Les élèves de cette école lancent une énumération de grèves qui reçoivent des secours des instituteurs. Le salaire de ces derniers n'a pas augmenté depuis l'existence coloniale. Même ces professeurs ne sont pas payés d'une façon régulière. Ils empochent leur salaire tous les trois ou quatre mois.

Bandiougou a signé avec un certain nombre de professeurs et deux syndicalistes une requête qui se diffuse partout dans toute la ville demandant les salaires impayés des instituteurs. Des ordres de grèves circulent partout. Un comité syndical appelle à "une grève générale dans tout le pays accompagné de manifestations de rues pour demander un internat pour les uns et une augmentation de salaire pour les autres."¹⁵⁸

La réaction du régime arbitraire est excessive. Les personnages sont broyés par ce système totalitaire. La violence répressive exercée par la force du pouvoir s'abat sur les opposants. Et cette énorme grève finit par être réprimée dans le sang et par l'arrestation de Bandiougou et Samba:

" Un bataillon de militaires parés au combat cueillit la manifestation. La fusillade commença place de l'Indépendance, le lieu même que la foule avait choisi comme point de ralliement. Les blessés furent pourchassés et achevés jusque dans l'enceinte des établissements scolaires. Du sang dans tout le centre de Djimméyabé, à croire que les habitants de la ville s'étaient accordés pour y sacrifier des poulets.... Pendant la fusillade, alors que la ville, saisie d'effroi, se terrait comme elle pouvait, des policiers passèrent à l'appartement de l'avenue Fargnitéré pour embarquer Bandiougou et Samba."¹⁵⁹

Les sujets qui exercent la volonté du régime sont l'armée et la police. Chaque policier a "les mains rouges du sang du peuple."¹⁶⁰ Il se considère comme "un véritable engin de la mort."¹⁶¹ Obsédé par le complot, le président ordonne l'arrestation et l'emprisonnement non seulement de tous les opposants, mais encore de ceux qu'il soupçonne être. Même, ayant peur que la grève marque un tournant dans la prise de conscience des autres personnages, ce commandant n'hésite pas à ramener, de nouveau, à la prison ses deux compagnons de lutte Bandiougou et Samba. La raison pour laquelle ceux-ci sont arrêtés et envoyés en prison est mentionné ainsi:

" Quand tout se sera calme, la radio nationale nous apprendra comment "ce traître de Bandiougou très tôt infiltré dans le P.I. pour le compte de la vermine colonialiste, avait tenté un coup d'Etat en manipulant de jeunes esprits scolaires et des enseignants égarés."¹⁶²

La radio qui est un moyen de propagande, se consacre au service de ce tyran commandant et à la stabilité de son pouvoir. Cette "propagande est décisive pour conquérir la solidarité du peuple."¹⁶³ Après l'arrestation de ces deux compagnons inséparables, personne ne peut se défendre contre le pouvoir. Personne ne pourra briser le silence ou bien "n'osera forcer cette parenthèse muette."¹⁶⁴

C'est la logique du silence institutionnel qui s'impose et contrôle les actes de la population guinéenne, parce que les discussions à propos de l'avenir de la Guinée africaine et les idées nouvelles que les opposants mettent en lumière sont en conflit avec l'ordre établi. Un extrait d'une interview avec l'auteur lui-même est exemplaire à cet égard:

"Les systèmes politiques africains aiment bien que les gens disent ce qu'ils ont envie d'entendre."¹⁶⁵

Ce qui confirme que "les bases pour une bonne socialisation sont détruites"¹⁶⁶ et que d'une main de fer, Noudourou-Wembîdo s'arroge tous les droits pour endormir le peuple africain.

De toutes les institutions laissées par la colonisation, la prison reste "la seule à fonctionner correctement."¹⁶⁷ Elle se remplit d'opposants réels, présumés et prétendus. Elle est considérée comme un exil forcé ou comme "le tombeau"¹⁶⁸ où les prisonniers sont condamnés à essayer un système d'exclusion sociale. Cette cellule est un lieu où l'on vit dans l'insécurité permanente, où la violence quotidienne est restituée à travers l'insalubrité, la menace des personnages détenus, la faim...etc. l'auteur nous décrit les conditions des internés ainsi:

" Ce n'était pas à Fotoba qu'on se serait plaint du manque de personnel, les gardeschourme y étaient aussi nombreux que les détenus. L'unique bol de Sakarba parcimonieusement servi chaque jour ne requérait aucun de mécanismes compliqués et rigoureux de la gestion. Naturellement, rien n'y demandait à être entretenu: les murs chancis des cellules infestées d'odeurs d'eau de mer, de vase et d'excréments étant dans les normes."¹⁶⁹

Les personnages arrêtés semblent être uniquement patients des sévices exercés sous les ordres du président, et donc sans défense. La main du pouvoir frappe sans crier gare, n'importe où et n'importe quand. Samba et Bandiougou ont passé dix ans à cette geôle. Ils supportent terriblement leur séjour malheureux. L'ancien instituteur conserve les conséquences d'une dégradation ou d'un anéantissement psychique et physique ainsi:

" Il (Bandiougou) présentait plutôt l'apparence d'un homme profondément atteint. Quelque part en lui, il devait porter une inguérissable blessure. Mais cette blessure, on sentait qu'il ne se contentait pas de la dissimuler, de la nier: il la surmontait, il la dominait avec philosophie. C'était un homme blessé, non pas un homme vaincu."¹⁷⁰

Il paraît que l'incarcération se conduit par le battement et la brutalité du corps et la souffrance physique. Les maisons d'arrêt se font des lieux de supplices et de tortures où l'on se situe avec "l'absurde de la douleur infligée sur les corps humains."¹⁷¹

La police armée et la prison sont les éléments principaux de la répression et de l'arbitraire exercés par le pouvoir. Le règne de Noudourou-Wembîdo n'a pas failli donc à cette règle. Il s'agit de deux principes agressifs et sanguinaires qui font périr les opposants au Parti de l'Indépendance. Pourtant, Le romancier guinéen d'expression française exprime parfois son impuissance à interpréter les férocités exercées dans le camp des détenus. Le narrateur est incapable de retracer ce que les deux amis inséparables n'ont jamais pu conter:

" Au plus intime de nos fêtes, chez Ngaoulo, Bandiougou et Samba ne reviendront jamais sur les dix ans qu'ils auront passés à Fotoba."¹⁷²

Cette ellipse, qui n'est pas totale dans *Les Écailles du ciel*, "ne nie pas le traumatisme lui-même. Au contraire, il se produit, par l'absence d'images ou de mots, une réelle insistance sur le fait passé sous silence. Car ne rien dire, c'est déjà dire beaucoup. (...). Le traumatisme de la prison est ainsi mis en exergue et correspond à un temps fort de l'évaluation des héros. L'insistance se fait de façon rétroactive et l'éloquence de silence joue à plein. (...)." ¹⁷³

Après sa sortie de prison, Bandiougou est devenu errant. Il fréquente régulièrement le bar Ngaoulo pour boire toute la nuit de l'alcool, surtout, en bon effet ¹⁷⁴. Il est "de plus en plus acquis à l'ébriété" ¹⁷⁵ et il devient "ivre mort." ¹⁷⁶ Cet ancien militant mène une vie justement en perte de sens. Il se sent étranger et il est devenu indésirable, privé de son soi. Il est un homme "énigmatique et solitaire" ¹⁷⁷ et il ne cesse pas de l'être. Sa vie se passe ainsi sans grand dommage. Le régime despotique de chef de l'Etat réussit à faire de lui un alcoolique désespéré qui néglige l'idée de participer encore une fois à la résistance. Et désormais, il demeure toujours "le vieux Bandiougou" que les habitants nomment "sur un ton mêlé d'estime et de pitié." ¹⁷⁸

Par ailleurs, lors de leur seconde libération de la prison, "le pays était méconnaissable. On eût dit que le cordon qui le rattachait à la logique du monde avait craqué, que le bon sens était tombé en désuétude. La vie avait basculé." ¹⁷⁹ La misère se répand partout. Elle s'accroît et gagne tout le pays embrassant la vie des personnages.

A maintes reprises dans ce roman, la scène s'ouvre sur des images accablantes et terrifiantes des lieux et des personnages. Tout d'abord, après l'arrestation des deux compagnons inséparables, la maltraitance du pouvoir n'épargne pas Yabouleh et Kenny, les deux filles de la militante Oumou-Thiaga. Celles-ci sont contraintes de quitter l'appartement. Elles se retrouvent "sans logis, totalement abandonnées au sort." ¹⁸⁰ Elles se mettent à revenir s'installer, comme avant, au Bas-Fonds du Leydi-Bondi. Elles recourent au vieux métier de leur mère: la prostitution. C'est la seule solution pour survivre et confronter la vie. Innocente et sans expérience, Kenny se donne à la grossesse; mais elle meurt accidentellement "au cours d'une tentative d'avortement." ¹⁸¹

Bref, au lieu de pourvoir aux soins attentifs de ces deux sœurs, de leur éparer une bonne éducation et une généreuse vie, le régime ingrat de Noudourou-Wrembîdo cause leur vagabondage et leur perversion en oubliant exactement les sacrifices de leur mère au service de la nation et de l'indépendance.

Puis, la population guinéenne vit au jour le jour dans la misère. Elle glisse dans le paupérisme, la marginalité et l'informel, tandis que le régime postcolonial se nourrit du pays qu'il gouverne. Le président de la nation n'agit pas pour le bien de la communauté et il jouit d'une vie de luxe:

"Leader-Bien-Aimé est de mieux en mieux nourri que l'on continuait à acclamer dans les meetings aux allures de fête païenne comme si de rien n'était..." ¹⁸²

De temps en temps, ce tyran commandant a sa stratégie de couper les vivres aux marchés ou de faire fermer ceux-ci sous prétexte de punir les traîtres et de contrôler les complots. Par conséquent, les habitants ne dénichent "aucune denrée et il ne

rest(e) plus qu'à tromper la faim avec des mangues vertes ou des fruits sauvages à moins de disputer aux rats les minces restes jetés dans les poubelles."¹⁸³ Ces personnages sont atteints ainsi par la famine. Ils sont déshumanisés et s'approchent de la bête. Leur vie se consume dans le dénouement, la nécessité et la stérilité.

De surcroît, Noudourou-Wembîdo, qui ne pense qu'à s'enrichir personnellement, jette un regard méprisant sur les hommes. Bien qu'il soit issu des périphéries urbaines de Djimméyabé et qu'il n'ait rien à avoir avec l'ascendance royale, il possède de l'ostentation caricaturale s'associant aux habits des familles royales:

" Noudourou-Wembîdo portait un chapeau melon, un costume prince-de-galles quelque peu élimé et une cravate de soie."¹⁸⁴

Cela pose la question des inégalités dans le régime tyrannique de l'époque; et la justice est donc aveugle et arbitraire.

Même le décor à la ville est insupportable. L'aspect extérieur qu'offre la ville est attristant: la saleté et la pourriture souillent les rues et les places. La capitale est envahie par les odeurs des dépotoirs et de l'eau pourrie de la lagune. Ses habitations sont percées de souillards nauséabonds. Les maisons en décrépitude sont entourées de jardins abandonnés:

" Djimméyabé n'avait plus figure de ville. Ses rues (...) ressemblaient à des sillons de labour avec leur gadoue rouge et leurs flaques d'eau bourbeuse. Ses maisons s'étaient lézardées recouvertes d'une méchante couche de salissure. Ses jardins étaient tombés en friche."¹⁸⁵

Les rues et les places sont connues de leur boue, aussi "de crachats d'urine et de crottin."¹⁸⁶ Nous y retrouvons des eaux croupissantes "jaunâtres peuplées de têtards, de grenouilles, de larves, de cadavres de mouches et de caméléons."¹⁸⁷ La pourriture s'étend sur la ville entière. Comme espace de "douleur"¹⁸⁸, celle-ci est décrite comme "lépreuse" et pourrissante dans le roman monénembien:

" C'est que Djimméyabé avait terminé son cycle de détérioration et de laisser-aller pour s'engager dans une véritable phase de décomposition."¹⁸⁹

Les habitants doivent subir cette énorme infection et cette saleté interminable. Et le problème de l'impureté s'accompagne de problèmes sanitaires. Comme le régime postcolonial ne s'occupe pas de l'urbanisme, le peuple est "pestiféré."¹⁹⁰ Disons simplement que la scène témoigne de l'affaiblissement des lieux et de la souffrance des personnages. Le roman de Tierno Monénembo "Les Crapauds-brousse" est marqué par le même dessein:

" La misère règne, reine impitoyable. Elle s'étale, elle est le vivier marécageux où baigne une foule de petits gens (...), allant et venant à molle allure (...)."¹⁹¹

La vie des habitants ressemble à un tissu, à une "bande de la couleur de la misère et de la maladie, bande de l'outrage et du déshonneur."¹⁹² Au sein de cette misère

interminable, la plupart des gens recourent au travail fatigant à l'usine du camarade Johnny-Limited. L'écrivain guinéen dénonce dans son roman l'impuissance des indigènes face aux problèmes de travail à l'usine. Les ouvriers se transfigurent comme des "groupes de créatures courbaturées, les habits couverts de poussière et de suie, les visages sinistres, les yeux enfumés et injectés de sang..."¹⁹³ les personnages décrits sont vides de leur substance et de leur énergie. Cela reflète la maladie et la souffrance dont ils sont victimes:

" La plupart des ouvriers toussaient et mouraient de nosoconiose (...) sous les roues d'un wagon, dans des cuves d'acides ou dans l'enfer d'une chaudière."¹⁹⁴

Johnny-Limited est venu exploiter la bauxite du pays. Cependant, dès qu'elle est établie, son "usine diabolique n'avait arrêté d'infecter l'air de sa carcasse."¹⁹⁵ Ce Blanc ne s'intéresse pas à protéger les travailleurs et les habitants du danger du "Mauvais-Liquide" qui résulte de cette fabrication et qui motive une maladie mortifère très contagieuse. Cette exploitation empoisonne tout le monde jusqu'à causer la mort des personnages dont Yabouleh, la fille d'Oumou-Thiaga. Celle-ci est "la première victime de cette mystérieuse maladie aux conséquences catastrophiques de diarrhée verbale et de diarrhée tout court..."¹⁹⁶ Cette jeune fille est tombée malade, empoisonnée par les vapeurs de l'usine d'extraction de la bauxite. Elle a un étrange mal au ventre et elle meurt d'une extravagante douleur après sept jours et sept nuit "de coma et de délires alternatifs".¹⁹⁷

Désormais, le Mauvais-Liquide commence son œuvre à travers le maudit canal plein de puanteur et de fétidité. L'épidémie se répand partout et "enserr(e) la ville comme un boa démoniaque. Elle se saisit d'une bonne partie de la négrille. (...). Il en mourut dans les lits, il en mourut dans les latrines. Il en mourut dans les venelles, au Marché-du-Petit-Jour et au bord de l'Egout- à -ciel-ouvert."¹⁹⁸

La pollution est sonore, olfactive et visuelle. L'air de la ville est délétère. Or, la situation s'aggrave et la mort est omniprésente dans tous les coins de Djimméyabé. Dans les rues et sur les places, on retrouve "des cadavres nus (des personnages) en voie de putréfaction"¹⁹⁹, des cadavres déchiquetés par "des hardes de rats et de vautours."²⁰⁰

Autrement dit, les cadavres et leurs carcasses peuplent et souillent tous les espaces de la ville. C'est un phénomène inéluctable, car au cimetière il n'y a pas assez de place. Dans ce cas-là, les cadavres doivent être putrides dans les rues. Alors, les rats, les cadavres exposés, la saleté et la pourriture font "partie du paysage de Djimméyabé."²⁰¹

Devant cette catastrophe insupportable, Noudourou-Wembîdo lance à nouveau, froidement, un long discours caractérisé par les mensonges et l'absurde: il y explique "que le Mauvais-Liquide n'existait tout simplement pas: ce n'était qu'une invention du colonialisme, une provocation, un acte de sabotage délibéré pour semer la confusion dans les rangs du parti et dans les chaumières du pays. il n'y avait que les agents du colonialisme qui puissent être sensibles au virus de cette maladie réactionnaire."²⁰²

C'est un discours politique d'inspiration marxiste qui compte sur la théorie du complot. Comme d'habitude, ce tyran commandant prétend toujours que les méfaits

de son régime despotique sont dus aux conspirations. Il n'a que des mensonges trompeurs qui déforment les réalités. Son discours déchaîne l'hilarité chez le peuple guinéen, car il ne désigne aucune victime de Mauvais-Liquide "dans les Bas-Fonds ni dans le reste de la République."²⁰³ De plus, ce président atteint le paroxysme de l'arrogance en obtenant "le titre de Guérisseur-Numéro-Un-du-Peuple (...) et celui de Meilleur-Orateur-de-la-Terre-à-la-lune-et-même-Au-delà."²⁰⁴

Pris par les tâches aussi vitales, les travailleurs de l'usine ont quelque peu négligé l'idée de participer au maquis. Ils n'ont pas la force de s'attaquer aux miliciens du pouvoir. Cependant, un sentiment de révolte s'empare d'"un syndicat clandestin (qui) fomenta une grève, demanda une augmentation de salaire et une protection sanitaire pour les travailleurs."²⁰⁵

Aussitôt, Noudourou-Wembido, qui ne permet pas le désordre d'une façon légitime, se comporte très vite sous l'appel de son camarade Johnny-Limited et fait "venir des bataillons de soldats et de miliciens. (...) une centaine d'ouvriers furent fusillés et jetés dans les bacs d'acide et (...) plusieurs autres furent arrêtés ou licenciés."²⁰⁶

N'admettant aucune opposition, le président cherche toujours "la plus dure répression pour imposer (sa) volonté."²⁰⁷ L'énumération des personnages assassinés signale la succession d'événements violents. Les victimes de ce système politique se succèdent, car la justice est incapable de distinguer le vrai du faux ni le bien du mal. Cette violence agressive est peu efficace parce qu'elle ne peut pas empêcher l'opposition des couches populaires.

C'est à ce moment qu'un acte de résistance clandestin se détache de la passivité générale des Guinéens. Un autre personnage féminin est héroïque dans le roman mentionné: il s'agit de Mouna. L'auteur nous la décrit comme une personne habile et rusée qui jouit d'un esprit clairvoyant et guerrier à toute épreuve. Elle constitue une entité close qui rejette le système établi. "Le syndicat clandestin, c'était elle."²⁰⁸ Cette "militante inflammable au pourtour (...) révolutionnaire"²⁰⁹ se met à protéger les intérêts de la population. Elle a créé clandestinement son mouvement dont le titre est le " Mouvement pour la récupération des dollars guinéens sur le dos du peuple."²¹⁰ Et pour armer ce mouvement, on retrace qu'elle n'hésite pas à faire une relation d'amour pour une nuit avec Johnny-Limited qui lui fournit les premiers dollars nécessaires.

Mouna livre une bataille contre les militants du chef de l'Etat. Elle commence à entamer des attentats "incontrôlés, aveugles pour tout dire."²¹¹ Désormais, on entend des bombes explosées dans les jardins de Noudourou-Wembido, au stade du Premier-Avril, au Marché-du-Petit-Jour. C'est une attaque mortifère contre le despote Noudourou-Wembido et son pouvoir. La résistance de Mouna contre celui-ci se montre dans toute son étendue. Cette militante essaie de "fracturer l'unité du pouvoir dictatorial"²¹² et de dénier la légitimité du président de la nation.

Le désordre s'étend partout sur la ville. Des coups de feu, de grenades et de représailles s'entendent ici et là "à toute heure du jour et de la nuit."²¹³ Par conséquent, les gens s'enferment chez eux. Les militants du régime sont en guerre permanente contre la troupe de Mouna. La lutte entre eux arrive à son paroxysme. Une tension les pousse à se défier l'un l'autre:

" Comme deux prêtres occultes, les figures de Noudourou-Wembido et de Mouna officierent donc dans le culte du feu et de la poudre. Le Leader-Bien-Aimé et la militante inflammable se menacèrent du doigt à travers la fumée des amas des cadavres et promirent chacun d'assassiner l'autre, de démanteler son cadavre, de donner ses yeux et ses viscères aux vautours et sa tête aux abysses de la mer."²¹⁴

Les deux adversaires tirent à tort et à travers. Ils "gaspillent de précieuses cartouches."²¹⁵ Le crépitement des armes décuple plusieurs fois. La violence est quotidienne. Elle n'a alors plus de limites, elle appelle la violence. Elle s'enchaîne à travers la répétition d'arrestations et de tuer sans raison des "fusillades désordonnées."²¹⁶

Le combat devient impitoyable et le commandant lâche la bride à son armée et "n'hésite pas à exterminer toute la population pour sauvegarder son pouvoir."²¹⁷ Par suite, l'architecture des établissements ne peut pas supporter cette attaque interminable. Aucun bâtiment ne peut pas être refuge contre la répression et les atrocités du régime. Les agresseurs défoncent les portes des édifices; ils pointent leurs fusils sur les habitants et leur demandent de les suivre. Puis, la chute des personnages prend l'œuvre:

" Leurs corps troués couchés tête-bêche au pied de l'étal poussiéreux qui serait de comptoir. Le sang qui sortait de leur bouche se mêlait sur le sol en un seul filet comme pour chanter une ultime fois la communion de leurs passions."²¹⁸

La folie meurtrière concerne tous les gens sans exception. La répression est ainsi massive. Cet impitoyable et gigantesque duel devient "un suicide collectif."²¹⁹ Il transforme la ville en "un théâtre macabre."²²⁰ Toutes les rues, les places et les venelles deviennent "un cercle de feu, de sang et de mort."²²¹ Les périphéries urbaines de Djimméyabé s'enflamment "taudis par taudis, bidonville par bidonville."²²² Or, les gens commencent à "errer sans but, à ramper comme de maudis reptiles, à traîner, à (se) lover comme des vers de terre."²²³ Un climat d'instabilité et d'insécurité, une atmosphère consumée, brûlante et irrespirable obsèdent toute la ville à cette époque. La lutte pour le pouvoir entre les deux adversaires est "responsable de troubles et destructeur de repères pour la société."²²⁴

N'oublions pas de dire que Johnny-Limited, "ami et allié de Noudourou-Wembido"²²⁵ n'est pas totalement fidèle à celui-ci. Un jeu de trahison, de négociations secrètes se situe entre lui et Mouna. Un accord implicite entre eux admet que la militante s'engage "à ne pas attaquer la Revolutionary Tauxit Limited."²²⁶ En effet, ni danger, ni attaque et ni trouble ne se rapprochent de l'usine du camarade. Celle-ci est le seul espace tranquille, le seul refuge auquel les habitants recourent vainement, car on permet seulement aux meilleurs ouvriers d'y entrer.²²⁷

Au reste, le despotisme du commandant du pays suscite partout des opposants. Le pays est mis à feu et à sang. Et la lutte abominable entre ce despote et la jeune femme Mouna assure voracement sa continuité jusqu'au moment où elle va "plus loin encore, dans la mesure où le chaos n'épargne pas le personnage du dictateur (...)."²²⁸ Après peu de temps, la radio annonce la mort du président "au cours d'un dîner officiel, en mangeant du capitaine, son poisson préféré, il avait avalé une arête

de travers..."²²⁹. Cette nouvelle est retransmise de bouche en bouche au cours des rencontres.²³⁰

Les événements répressifs s'affolent à la mort du président. Un affront impitoyable se perpétue aussi entre Mouna et ses successeurs. D'une part, un délai de quelque peu de temps permet à Mouna de transformer "la guerre au cœur de Djimméyabé, aux abords du palais présidentiel."²³¹

D'autre part, les cadres délégués du P.I. et de l'Etat se réunissent dans la salle de la présidence pour régler la succession ayant un but unique: poursuivre l'œuvre de Noudourou-Wembîdo et broyer toute personne opposée. Ils s'entretient pour remplacer ce défunt. Avec un galon de colonel, Karimou se fait proclamer le successeur présidentiel et fait arrêter ses opposants et les tuent au jour le jour de ses propres mains. Sage et discret, ce nouveau président promet d'écraser la militante Mouna et de la brûler vivante. Mais son projet n'aboutira pas à son terme:

" Il glissa dans sa salle de bains et mourut d'une commotion cérébrale exactement sept mois et sept jours après sa prise du pouvoir."²³²

Onipogui succède Karimou. Il passe une année pleine dans son règne avant de mourir "d'hémorroïdes."²³³ Il est remplacé par Momo qui meurt aussi. Même Nagguih qui prend la place de celui-ci finit par être incarcéré à vie. Il est évident et étonnant en même temps que les successeurs de Noudourou-Wembîdo sont condamnés à mourir. Ce qui ramène le narrateur à comparer la succession des chefs de l'Etat à "un dessin animé"²³⁴

Mouna réussit ainsi à la subversion de l'Etat et obtient sa victoire dans sa lutte contre les présidents du pays. Mais très vite, cette militante, qui a lutté contre Noudourou-Wembîdo pour défendre les intérêts du peuple et qui détruit tous les règnes qui le succèdent par les conspirations, impose malheureusement un règne de sévérité, d'atrocité et de corruption:

" Les règnes des présidents proliféraient comme des générations de mouches et venaient s'échouer l'un après l'autre devant l'intemporalité de Mouna, combattante invincible, déesse, justicière et coléreuse qui continue encore (...) de sévir sur l'ensemble des Bas-Fonds, défaisant les régimes à tour de bras, étouffant les mouvements concurrents et jouant avec Johnny-Limited un jeu alambiqué de méfiance politique, de désir physique, de conventions économique-militaires, de coups bas, de trahisons et de négociations secrètes..."²³⁵

Il paraît que le despotisme des systèmes établis et héréditaires part dans tous les sens et semble être sans fin. Les plusieurs règnes qui se succèdent sont tous corrompibles. Ils partagent le même scénario qui associe toutes les menaces de la dictature. Le roman monénembien se termine par l'échec des personnages à rétablir un ordre sous l'indépendance guinéenne. Il s'achève sur "une poétique de la désillusion et du non espoir."²³⁶ Certains personnages meurent avant d'entrevoir les perspectives d'avenir. Bandiougou en est l'exemple le plus remarquable.

De la déclaration de l'indépendance aux années 1980, la situation politique n'a donc fait que s'aggraver. Le peuple est fatigué, abusé et frustré. Il ne croit à rien. Rien n'arrête ce despotisme, car le roman se fonde sur des actes permanents de

violence répressive. Le système établi brandit le spectre de l'horreur comme une voie à suivre. C'est-à-dire, "les promesses des indépendances qui se devaient être heureuses sont violées"²³⁷ et "un tel espoir dans les temps futurs ne soit pas déplacé."²³⁸ Le récit mentionné tente d'instruire ce constat dans l'extrait suivant:

" On n'ose plus rien souhaiter à ce pays mal barré et de cruelle perclusion."²³⁹

La chose la plus remarquable réside dans le lien établi avec force entre l'arbitraire colonial et le pouvoir postcolonial. Les concepts politiques guinéens contemporains suivent l'héritage colonial à léguer une violence, une tyrannie dans l'exercice du régime en Guinée indépendante. Même le régime contemporain est pire que celui colonial ou comme l'a précisé l'auteur lui-même dans une interview:

" Mais le grand drame de ce pays, c'est que la Guinée est en retard par rapport à elle-même. Nous sommes cinq fois plus en retard aujourd'hui que nous ne l'étions en 1958."²⁴⁰

Disons que le passé est mort, que le présent ne vaut pas mieux et n'offre pas de perspectives d'avenir. Le destin semble aboutir au néant. Ce qui pousse les personnages à partir, à dépasser les frontières pour des pays voisins ou à aller à l'occident.

Autrement dit, une prise de conscience brutale de l'échec de la politique et des rudes conditions de vie qui en résultent, incite les personnages à se lancer en dehors de leur pays natal. Ceux-ci, surtout les opposants, les intellectuels et les écrivains, préfèrent traverser les frontières gardées par l'armée à la mort permanente que propose le despotisme imposé sans fin. Rattrapés par la machine de mort, ils partent tout d'abord pour des pays voisins, tels le Sénégal et La Côte d'Ivoire:

" Après l'échec du débarquement du 22 novembre 1970 et la répression brutale et aveugle qui a suivi, les Guinéens se sont réfugiés par centaines de milliers dans cette oasis de paix (La Côte d'Ivoire) qui a maintenu nolens volens un climat pacifique stable et hospitalier qui ne s'est jamais démenti. Après les pendaisons publiques du 26 janvier 1970, un grand nombre de (...) compatriotes ont quitté le pays pour se soustraire au génocide. (...). Toutes les couches sociales étaient représentées."²⁴¹

Outre l'Afrique de l'ouest, la France devient le refuge ultime pour les exilés guinéens indésirables ou en quête d'un ailleurs plus clément. Et le départ de ces derniers est "une tentative de libération."²⁴²

Le parcours de Tierno Monénembo lui-même est élaboré selon le même registre. De Conakry au Sénégal, de celui-ci à la Côte d'Ivoire et puis à la France en passant par l'Algérie, le Maroc ou le Brésil, l'écrivain guinéen observe minutieusement l'intérieur des communautés guinéennes en exil pour mieux cerner et transmettre leur difficulté de vie. Installé en France depuis 1973, il est constamment considéré comme un auteur né au sein de l'exil ; l'écrivain lui-même affirme cette idée:

" Je suis un écrivain de l'exil. Mon œuvre est née en exil. Je suis entièrement un produit de l'exil. Voilà donc comment je vois l'exil."²⁴³

Le déchirement intérieur de Tierno Monénembo, qui résulte de sa situation de déconnexion avec sa famille, sa culture et son sol natal, parvient à mettre son écriture au service de la lutte contre le despotisme qui a toujours régné et règne encore en Guinée. Cet exil n'empêche pas l'auteur guinéen à critiquer, à contester le régime établi. Il encourage et renforce l'idée de contestation. Cet auteur nous retrace tout ce qu'il a vécu dans la Guinée postcoloniale sous le règne D'Ahmed Sékou Touré. Partant du petit peuple qui vit dans les Bas-Fonds et qui échappe au contrôle du régime despotique, il donne à lire, dans le roman mentionné, un témoignage frappant de ces années de terreur.

Il choisit de décrire un pays imaginaire dont l'histoire ressemble particulièrement à celle de sa nation qui est encore soumise au régime dictatorial dénoncé dans le roman à l'heure de son écriture. C'est à travers un personnage principal nommé Cousin Samba qu'il relate les événements que traverse ce pays anonyme. Les événements fictionnels du roman remplacent Ahmed Sékou Touré par Noudourou-Wembido. Même Conakry laisse sa place à une ville imaginaire Djimméyabé. Après vingt-six années de tyrannie en Guinée sous le régime de Sékou Touré, on a assisté à un coup d'Etat du colonel Lansana Conté en 1984, puis au Putsch marqué du colonel Diarra Traoré en 1985.

Il est évident que cet auteur fait de son exil la source d'inspiration de son écriture romanesque. Cet exil est une thématique essentielle de presque toute son œuvre romanesque publiée après *Les Écailles du ciel*. Ce dernier n'est pas vraiment un roman de l'exil, car l'espace est uniquement l'Afrique de l'ouest. Il met parfois en lumière les causes de l'exil marquées fortement par la violence, la répression, la peur, la soumission, la misère, la terreur, le dénuement de la population. Mais une lecture des romans de l'écrivain, tels *Un Rêve utile* (1991), *Un Attiéké pour Elgass* (1993) et *Pelourinho* (1995), témoigne d'une véritable écriture de l'exil. Les personnages en exil et leur difficulté de vie sont prises en lumière à plusieurs reprises dans ces romans susdits.

De plus, Tierno Monénembo est parmi les écrivains guinéens qui écrivent de l'extérieur non pas par choix, mais par suite d'un exil politique ou d'une position de perturbation dans leur pays d'origine. Ces écrivains, tels Camara Lay, Djibril Tamsir Niane, Mohamed Alioum Fantouré, Williams Sassine, Wole Soyinka, "n'osent pas rentrer en Afrique. Ils sont interdits de séjour dans leur propre pays pour des raisons politiques."²⁴⁴

Nous osons conclure que le despotisme colonial et celui postcolonial sont au centre de l'œuvre monénembienne qui s'attache à une lecture critique de la tyrannie des colons et de nouveaux dirigeants du pays africain. Autrement dit, la Guinée est un pays meurtri et brisé par des régimes répressifs coloniaux et postcoloniaux. "De la dictature des colons, (La Guinée) pass(e) sans transition à la dictature des colonels."²⁴⁵

Eu égard à tout ce qui précède, nous apprécions que l'étude du despotisme dans *Les Écailles du ciel* nous a permis de considérer que ce roman est une mise en scène des liturgies politiques de l'Etat guinéen. Bref, ce roman monénembien est un ouvrage politique, "c'est-à-dire une littérature qui fait de la politique en tant que littérature."²⁴⁶ Ce type du récit perceptiblement despotique "propose une analyse littéraire du politique."²⁴⁷

Bibliographie sélective

I- Corpus

- Tierno Monénembo, *Les Écailles du ciel*, Paris, Seuil, 1986.

II- Autres œuvres de Tierno Monénembo

- Tierno Monénembo, *Le Roi de Kahel*, Paris, Seuil, 2008.
- Tierno Monénembo, *Les Crapauds-brousse*, Paris, Seuil, 1979.
- Tierno Monénembo, *Un Rêve utile*, Paris, Seuil, 1991, p.86.

III- Autres œuvres citées

- Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil, 2000.
- Ahmadou Kourouma, *Les soleils des Indépendances*, Paris, Seuil, 1968.
- Maryse Condé, *En attendant le bonheur*, Paris, Seghers, 1988.
- Sony Labou Tansi, *La vie et demi*, Paris, Seuil, 1979.

IV- Ouvrages, articles et entretiens sur Tierno Monénembo

- Auzas Noémie, *Tierno Monénembo: une écriture de l'instable*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- "Entretien d'Éloïse Brezaut avec Tierno Monénembo", 17 juin 1998, in: *Africultures* 21/10/2002, tiré de web site: <http://africultures.com/entretien-deloise-brezaut-avec-tierno-monenembo-2581/>, (consulté le 26-08-2016).
- *Gabon: Tierno Monénembo, "Tous les engagements se sont embourbés"*, in: *Gabonco* le quotidien d'information en ligne, tiré de web site: <http://www.gabonco.com/sp.p.php?Page=backend>, (consulté le 22-08-2016).
- "La Plume Plus, Littérature, Tierno Monénembo", Vendredi 9 février 2007, une interview avec Sow Mamadou Samba et Barry Mamadou Diawo, tiré de web site: <http://laplumeplus.canalblog.com/archives/2007/02/09/3954144.html>, (consulté 20-10-2016).
- Sandrine Meslet, "Le cycle infernal: motif de la pourriture et de la décomposition", published by La Plume Francophone, dans Dossier Numéro 18: Tierno Monénembo, 20 octobre 2007, tiré de web site: <http://la-plume-francophone.over.blog.com/article-13329324.html>, (consulté le 22-10-2016).
- Sélom Komlan, *Tierno Monénembo: la lettre et l'exil*, in: érudit, Tangence, Numéro 71, hiver 2003, *Figures de l'exil dans les littératures francophones*, sous la direction de Kanaté Dehoda, éditeur: Presse de l'Université de Québec, pp.41-61, tiré de web site: <http://www.érudit.org/fr/revues/tce/2003-n71-tce010/008550ar/>, (consulté le 22-08-2016).
- "Tierno Monénembo au Gabon: café littéraire au Centre culturel français Saint-Exupéry", 3 avril 2009 in: *Educnet*, tiré de web site: <http://educanet.over-blog.com/article-29820636.html>, (consulté le 22-8-2016).
- "Tierno Monénembo: "J'aime beaucoup les barricades...""", tiré de web site: www.guineeconakry.info, (consulté le 26-08-2016).
- "Tierno Monénembo "Les Ecailles du ciel""", posté dans Tierno Monenembo, _ GUINEE _ par Hervé, tiré de web site: <http://litteratureafricaine.unblog.fr/2009/10/03/tierno-monenembo-les-ecailles-du-ciel/comment-page-1>, (consulté 22-08-2016).
- "Tierno Monénembo ou le Renaudot modeste, l'Atelier-café de Florent Couao-zotti", tiré de web site: <http://couao64.unblog.fr/2008/11/13/thierno-monenembo-le-renaudot-modeste/>, (consulté le 26-08-2016).
- *Tierno Monénembo, Peuls, Paris, Seuil, 2004*. In: *Ethiopiennes* Numéro 75 (Revue négro-africaine de littérature et de philosophie), Littérature, philosophie et art 2ème semestre 2005, tiré de web site: <http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?>, (consulté le 22-8-2016).

V- Ouvrages sur le despotisme

- Achille Mbembe, *De la postcoloniale. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala, 2000.
- Alain Vuillemin, *Le dictateur ou le Dieu truqué dans les romans français et anglais 1918-1984*, Paris: Méridien Klincksiek, 1989.
- Camillo Faverzani, *Dictature et peuple dans Denier du rêve de Marguerite Yourcenar, Etude comparative d'un roman "révélateur" par rapport à L'Automne du Patriarche de Gabriel Garcia Marquez, et La Vie et demie de Sony Labou Tansi*, pp.64-80, repris de *Marguerite Yourcenar et la Méditerranée*, études rassemblées par C. Faverzani, éd: Association des publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Clermont-Ferrand, Université Blaise-Pascal, 1995.
- Cécile Brochard, "Dictature et chaos dans le roman du dictateur hispano-américain" in: TRANS- Revue de littérature générale et comparée, 6/2008, Écriture et chaos, Dossier central, tiré de web site: <http://trans.revues.org/252>, (consulté 23-10-2016).
- Faustin Mezui M'okane, "*Les écritures de la déshumanisation chez Ahmadou Kourouma*", jeudi 9 janvier 2014, tiré de web site: <http://www.larevuedesressources.org/les-ecritures-de-la-deshumanisation-chez-ahmadou-kourouma.2677.html>, (consulté le 23-10-2016).
- Kossi Wonouvo Gnagnon, *Écriture et politique dans "en attendant le vote des bêtes sauvages" d'Ahmadou Kourouma*, in: Mémoire online, tiré de web site: <http://www.memoireonline.com/12/13/8137/m-Ecriture-et-politique-dans-en-attendant-le-vote-des-btes-sauvages--d-Ahmadou-Kourouma11.html>, (consulté le 23-10-2016).

VI- Ouvrages théoriques généraux et d'histoire

- David Ndachi Tagne, *Roman et réalités camerounaises, 1960-1985*, Paris, L'Harmattan, 1986.
- Gabriel Garcia Marquez, *El Otono del patriarca*, Barcelona, Plaza & Janes, 1975 pour la traduction française et pour les références: L'Automne du patriarche, trad. Par C. Couffon, Paris, Grasset, 1976, pp.285-287, cité par Camillo Faverzani, *Dictature et peuple dans Denier du rêve de Marguerite Yourcenar, Etude comparative d'un roman "révélateur" par rapport à L'Automne du Patriarche de Gabriel Garcia Marquez, et La Vie et demie de Sony Labou Tansi*, pp.64-80, repris de *Marguerite Yourcenar et la Méditerranée*, études rassemblées par C. Faverzani, éd: Association des publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Clermont-Ferrand, Université Blaise-Pascal, 1995.
- Jacques Chevrier, *Littératures d'Afrique noire de langue française*, Paris, Nathan Université, 1999.
- Joseph Ndinda, *Le politicien, le marabout-féticheur et le griot dans les romans d'Ahmadou Kourouma*, Paris : L'Harmattan, 2011.
- Léon Riegel, *Guerre et littérature. Le bouleversement des consciences dans la littérature romanesque inspirée par la Grande Guerre (littératures française, anglaise, anglo-saxonne et allemande), 1910-1930*, Paris, Klincksiek, 1978.
- Madeleine Borgomano, *Des hommes ou des bêtes? Lecture d'En attendant le vote des bêtes sauvages d'Ahmadou Kourouma*, Paris, L'Harmattan, 2000.
- Marc Angenot, *La parole pamphlétaire: contribution à la typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982.
- Mathias Dossou, "*L'Idéologie dans la littérature négro-africaine d'expression française de Guy Ossito Midiohouan*" in: *Peuples Noirs Peuples Africains*, numéro 63-66, 1988, tiré de web site: http://mongobeti.arts.uwa.edu.au/issues/pnpa63_66/pnpa63_19.html, (consulté le 23-10-2016).
- Pius Ngandu Nkashama, *Écritures et discours littéraires*, Paris, L'Harmattan, 1989.
- Thierno Bah, *Mon combat pour la Guinée*, Paris, Karthala, 1996.

ملخص البحث:

يتناول هذا البحث موضوع "الاستبداد والطغيان في الرواية الفرانكوفونية" الفطور التي في السماء" للكاتب الغيني الفرانكوفوني تييرنو مونينيمبو **Tierno Monénembo** " والتي نشرها في عام ١٩٨٦م، إذ إن الرواية تعبر عن ويلات النظام المستبد وفضاعته والحلم بواقع بديل يقف ضد الدكتاتورية والجبن والضعف والتخاذل والفساد ويبشر بالحرية والعدالة والمساواة.

لم تشغل مرحلة الاستعمار الجانب الأكبر من أحداث الرواية، بل إن جزءاً أساسياً من الرواية يسלט الضوء على مرحلة ما بعد الاستعمار أي بعد الاستقلال لدولة غينيا، ومن ثم فإن نسيج الرواية وحبكتها كان عند ملتقى أمرين: ما قبل الاستقلال وما بعد الاستقلال، لذا خصص الكاتب هذه الرواية لتصوير وإبراز الديكتاتورية التي عاشها من قبل من خلال عرض أوجه الحياة في قرية عادية تدعى Kolisoko وفي مدينة تسمى Djimméyabé أثناء التواجد الإستعماري، والصراع من أجل الاستقلال والاستبداد المتعلق بالأنظمة المتعاقبة بعد الاستقلال. مما دفع هذا البحث إلى وصف الطغيان والاستبداد كما فرض على الشعب الغيني في فترة الإحتلال وما بعد الاستقلال. بشكل أصبح العنف والقمع والقتل والوحشية معه جزءاً من الحياة اليومية لسكان هذا البلد الأفريقي.

وقد عالج البحث نقطتين رئيسيتين: الأولى تخص تحليل ودراسة "الاستبداد أثناء الإحتلال الفرنسي" شارحة الفترة الاستعمارية وهي بمثابة علاقة مع العبودية والهيمنة والتسلط والعنف، وموضحة أيضاً صراع الشعب الغيني من أجل الحصول على الاستقلال. أما النقطة الثانية فقد جاءت بعنوان "الاستبداد ما بعد الإستقلال" وتوضح الحالة التي يعيش فيها الشعب الغيني الحاصل على إستقلاله حديثاً حيث دراسة المرحلة المحزنة والموجعة التي تتبع الآمال المعهودة على الاستقلال التي سرعان ما يتحول فيها حكم الرئيس الجديد للدولة إلى آلة أو سلاح للموت بما يذهب بكل آمال الحرية والرخاء التي يحلم بها الشعب الغيني هباءً منثوراً.

لقد تناولت هذه الدراسة النماذج المختلفة للاستبداد المجسدة في رواية الكاتب الغيني الفرانكوفوني، وقد انتقلت من الاستبداد الإستعماري إلى الطغيان ما بعد الإستقلال موضحة أن هذه الظاهرة ماهي إلا محرك للخلق أو للإبداع الأدبي لدى الكاتب **Tierno Monénembo**. وفي النهاية يمكن القول أن هذا البحث يقود إلى نتيجة حاسمة وقاطعة وهي: لقد إقتبس نظام ما بعد الاستقلال كل سياقات الاستبداد الاستعماري حتى الأكثر سوءاً منها.

Les références:

- 1 David Ndachi Tagne, *Roman et réalités camerounaises, 1960-1985*, Paris, L'Harmattan, 1986, p.194.
- 2 Citons par exemple Dramouss (1966) de Camara Lay, *Les Soleils des Indépendances* (1968) d'Ahmadou Kourouma, *Le Cercle de Tropiques* (1972) et *Le récit de cirque... la vallée des morts* (1975) de Mohamed Alioum Fantouré, *La Vie et demi* (1979) de Sony Labou Tansi et *Le Jeune homme de sable* (1979) de William Sassine. Ces romans renseignent sur l'arbitraire qui règne l'Afrique noire. Ils mettent en scène la violence et la tuerie. Ils décrivent la machination des despotes dans l'Afrique noire.
- 3 Kossi Wonouvo Gnagnon, *Ecriture et politique dans "en attendant le vote des bêtes sauvages" d'Ahmadou Kourouma*, in: Mémoire online, tiré de web site : <http://www.memoireonline.com/12/13/8137/m-Ecriture-et-politique-dans-en-attendant-le-vote-des-btes-sauvages--d-Ahmadou-Kourouma11.html>, (consulté le 23-10-2016), p.1.
- 4 Jacques Chevrier, *Littératures d'Afrique noire de langue française*, Paris, Nathan Université, 1999, p.108.
- 5 Tierno Monénembo, *Les Écailles du ciel*, Paris, Seuil, 1986. Cette édition sera par la suite citée au moyen de l'abréviation E.C., suivie du numéro de la page.
- 6 Tierno Monénembo, *Le Roi de Kahel*, Paris, Seuil, 2008.
- 7 Tiré de l'extrait: "*Gabon: Tierno Monénembo, "Tous les engagements se sont embourbés"*", in: Gaboneco le quotidien d'information en ligne, tiré de web site: <http://www.gaboneco.com/sp.p.php?Page=backend>, (consulté le 22-08-2016), p.1.
- 8 C'est la date la plus troublée de l'histoire du peuple guinéen dans laquelle Ahmed Sékou Touré a réussi à obtenir l'indépendance de la Guinée avec son "Référendum du non". Les guinéens s'accordent à voter non à la communauté française du général de Gaulle.
- 9 Tiré de l'extrait: Gabon: *Tierno Monénembo, "Tous les engagements se sont embourbés"*, op.cit., p.1.
- 10 Tierno Monénembo, *Les Crapauds-brousse*, Paris, seuil, 1979.
- 11 Tous ses romans sont publiés dans la grande maison d'édition française Seuil.
- 12 Tiré de l'extrait: "*Tierno Monénembo ou le Renaudot modeste, l'Atelier-café de Florent Couao-zotti*", tiré de web site: <http://couao64.unblog.fr/2008/11/13/thierno-monenembo-le-renaudot-modeste/>, (consulté le 26-08-2016), p.1.
- 13 Tiré de l'extrait: "*Tierno Monénembo au Gabon: café littéraire au Centre culturel français Saint-Exupéry*", 3 avril 2009 in: Educanet, tiré de web site: <http://educanet.over-blog.com/article-29820636.html>, (consulté le 22-8-2016), p.1.
- 14 Tiré de l'extrait: "*Tierno Monénembo, Peuls, Paris, seuil, 2004.*" In: Ethiopiques Numéro 75 (Revue négro-africaine de littérature et de philosophie), Littérature, philosophie et art 2ème semestre 2005, Tiré de web site: <http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?>, (consulté le 22-8-2016), p.1.
- 15 Camillo Faverezani, *Dictature et peuple dans Denier du rêve de Marguerite Yourcenar, Etude comparative d'un roman "révélateur" par rapport à l'Automne du Patriarce de Gabriel Garcia Marquez, et La Vie et demie de Sony Labou Tansi*, pp.64-80, p. 65, repris de *Marguerite Yourcenar et la Méditerranée*, études rassemblées par C. Faverezani, éd: Association des publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Clermont-Ferrand, Université Blaise-Pascal, 1995.
- 16 Achille Mbembe, *De la postcoloniale. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala, 2000, pp. 139-140.

- 17 Faustin Mezui M'okane, "*Les écritures de la déshumanisation chez Ahmadou Kourouma*", jeudi 9 janvier 2014, tiré de web site: <http://www.larevuedesressources.org/les-ecritures-de-la-deshumanisation-chez-ahmadou-kourouma,2677.html>, (consulté le 23-10-2016), p.2.
- 18 E.C., pp.50-67.
- 19 Sandrine Meslet, "*Le cycle infernal: motif de la pourriture et de la décomposition*", published by La Plume Francophone, dans Dossier Numéro 18: Tierno Monénembo, 20 octobre 2007, tire de web site: <http://la-plume-francophone.over.blog.com/article-13329324.html> (consulté le 22-10-2016), p.3.
- 20 E.C., p.53.
- 21 Ibid, p.50.
- 22 Ibid, p.53.
- 23 Ibid, p.51.
- 24 Ibid, p.56.
- 25 Ibid, p.57.
- 26 Ibid, p.58.
- 27 Idem.
- 28 Ibid, p.59.
- 29 Ibid, p.49.
- 30 Ibid, p.52.
- 31 Ibid, p.58.
- 32 Idem.
- 33 Ibid, 59.
- 34 Ibid, p.69.
- 35 Ibid, p.92.
- 36 Ibid, p.63.
- 37 Ibid, pp.63-64.
- 38 Ibid, p.66.
- 39 Ibid, p.67.
- 40 Idem.
- 41 Idem.
- 42 "Une damnation pèse sur ce pays de rocaille, de crève-la-faim et de mal-vêtus. Elle est la partout et fait mal en silence." Ibid, p.68.
- 43 Ibid, p.61.
- 44 Ibid, p.62.
- 45 Ibid, pp.49-50.
- 46 Ibid, p.65.
- 47 Ibid, p.92.
- 48 Ibid, p.34.
- 49 Ibid, p.129.
- 50 Ibid, p.92.
- 51 Ibid, p.126.
- 52 Ibid, pp.102-103.
- 53 Ibid, p.110.
- 54 Ibid, p.125.
- 55 Idem.
- 56 Ibid, p.102.
- 57 Ibid, p.111.
- 58 Ibid, p.111.

-
- 59 Ibid, p.105.
60 Ibid, p.104.
61 Idem.
62 Ibid, p.126.
63 Ibid, p.105.
64 Idem.
65 Idem.
66 Idem.
67 Ibid, p.108.
68 Idem.
69 Ibid, pp.108-109.
70 Ibid, p.109.
71 Idem.
72 Ibid, p.106.
73 Ibid, p.120.
74 Nous y reviendrons un peu plus tard.
75 E.C., p.126.
76 Ibid, p.127.
77 Idem.
78 Idem.
79 Ibid, p.128.
80 Ibid, p.129.
81 Ibid, p.128.
82 Idem.
83 Idem.
84 Idem.
85 Idem.
86 Ibid, p.129.
87 Idem.
88 Ibid, p.130.
89 Ibid, p.129.
90 Idem.
91 Ibid, p.130.
92 Tiré de l'extrait: "*Tierno Monénembo "Les Écailles du ciel"*", posté dans Tierno Monénembo, GUINEE par Hervé, tiré de web site: <http://litteratureafricaine.unblog.fr/2009/10/03/tierno-monenembo-les-ecailles-du-ciel/comment-page-1>, (consulté 22-08-2016), p. 5.
93 Ibid.
94 E.C., p.134.
95 Ibid.
96 Ibid, p.137.
97 Ibid, p.127.
98 Ibid, p.139.
99 Ibid, pp.138-139.
100 Ibid, p.135.
101 Idem.
102 Idem.
-

- 103 Sélom Komlan, " *Tierne Monénembo: la lettre et l'exil*", in: érudit, Tangence, Numéro 71, hiver 2003, Figures de l'exil dans les littératures francophones, sous la direction de Kanaté Dehouda, éditeur: Presse de l'Université de Québec, pp.41-61, tiré de web site: <http://www.érudit.org/fr/revues/tce/2003-n71-tce010/008550ar/>, (consulté le 22-08-2016), p.15.
- 104 E.C., p.137.
- 105 Idem.
- 106 Idem.
- 107 Ibid, p.139.
- 108 Madeleine Borgomano, *Des hommes ou des bêtes? Lecture d'En attendant le vote des bêtes sauvages d'Ahmadou Kourouma*, Paris, L'Harmattan, 2000, p.140.
- 109 E.C., p.140.
- 110 Ibid.
- 111 Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil, 2000, p.64.
- 112 Leon Riegel, *Guerre et littérature. Le bouleversement des consciences dans la littérature romanesque inspirée par la Grande Guerre (littératures française, anglaise, anglo-saxonne et allemande), 1910-1930*, Paris, Klincksieck, 1978, p.325.
- 113 Héttaré signifie indépendance. E.C., p.136.
- 114 Ibid, pp.140-141.
- 115 Ibid, p.141.
- 116 Idem.
- 117 Ibid, p.143.
- 118 Idem.
- 119 Idem.
- 120 Ibid, p.142.
- 121 Idem.
- 122 Idem.
- 123 Ibid, p.144.
- 124 Ibid, p.143.
- 125 Ibid, p.147.
- 126 Ibid, p.144.
- 127 Ibid, pp.150-151.
- 128 Ibid, p.161.
- 129 Ibid, p.145.
- 130 Tiré de l'extrait: " *Tierne Monénembo, " Les Écailles du ciel "*, Posté dans Tierne Monénembo, op.cit, p.5
- 131 E.C., p.157.
- 132 Ibid, pp.144-145.
- 133 Marc Angenot, *La parole pamphlétaire: contribution à la typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982, p.98.
- 134 Sony Labou Tansi, *La vie et demi*, Paris, Seuil, 1979, p.29.
- 135 E.C., p.147.
- 136 Ibid, pp.150-151.
- 137 Faustin Mezui M'okane, op.cit, p.6
- 138 Cécile Brochard, "Dictature et chaos dans le roman du dictateur hispano-américain" in: TRANS- Revue de littérature générale et comparée, 6/2008, Ecriture et chaos, Dossier central, tiré de web site: <http://trans.revues.org/252>, (consulté 23-10-2016), p.7.
- 139 Ibid, p.6.

-
- 140 E.C., pp.182-183.
 141 Ibid, p.145.
 142 Ibid, p.157.
 143 Ibid, p.183.
 144 Ibid, p.181.
 145 Alain Vuillemin, *Le dictateur ou le Dieu truqué dans les romans français et anglais 1918-1984*, Paris: Méridien Klincksieck, 1989, p.19.
 146 Joseph Ndinda, *Le politicien, le marabout-féticheur et le griot dans les romans d'Ahmadou Kourouma*, Paris : L'Harmattan, 2011, pp.162-163.
 147 Camillo Faverezani, op.cit., p.72.
 148 Joseph Ndinda, op.cit., p.97.
 149 E.C., pp.159-160.
 150 Ibid, p.159.
 151 Ibid, p.160.
 152 Ibid.
 153 Tiré de l'extrait: "*Tierno Monénembo: "J'aime beaucoup les barricades..."*", tiré de web site: www.guineeconakry.info, (consulté le 26-08-2016), p.2.
 154 Cécile Brochard, op.cit., p.3.
 155 E.C., p.145.
 156 Ibid, p.147.
 157 Ibid, p.146.
 158 Ibid, p.147.
 159 Ibid, p.149.
 160 Maryse Condé, *En attendant le bonheur*, Paris, Seghers, 1988, p.47.
 161 Faustin Mezui M'kane, op.cit., p.6.
 162 E.C., p.149.
 163 Camillo Faverezani, op.cit. p.72.
 164 E.C., P.150.
 165 Tiré de l'extrait: "*Gabon: Tierno Monénembo, "Tous les engagements se sont embourbes"*", op.cit., p.6.
 166 Faustin Mezui M'okane, op.cit., p.5.
 167 Tierno Monénembo, *Les Crapauds-brousse*, op.cit., p.149.
 168 E.C., p.149.
 169 Ibid, pp.149-150.
 170 Ibid, p.17. Voir aussi p.152.
 171 Pius Ngandu Nkashama, *Ecritures et discours littéraires*, Paris, L'Harmattan, 1989, p.296.
 172 E.C., p.150.
 173 Auzas Noémie, *Tierno Monénembo: une écriture de l'instable*, Paris, L'Harmattan, 2004, pp.140-141.
 174 E.C., p.153.
 175 Ibid, p.152.
 176 Idem.
 177 Ibid, p.17.
 178 Ibid, p.152.
 179 Ibid, p.150.
 180 Ibid, p.153.
 181 Ibid, p.153.
 182 Ibid, p.146.

-
- 183 Ibid, p.158.
184 Ibid, pp.137-138. Voir aussi pp.141-142.
185 Ibid, p.150.
186 Ibid, p.13.
187 Ibid, p.158.
188 Ibid, p.14.
189 Ibid, p.157.
190 Ibid, p.13.
191 Tierno Monénembo, *Les Crapauds-brousse*, op.cit., p.12.
192 Ahmadou Kourouma, *Les soleils des Indépendances*, Paris, Seuil, 1968, p.22.
193 E.C., pp.162-163.
194 Ibid, p.168.
195 Idem.
196 Ibid, p.166.
197 Ibid, p.167.
198 Idem.
199 Ibid, p.159.
200 Ibid, p.167.
201 Ibid, p.160.
202 Ibid, p.167.
203 Ibid, p.168.
204 Idem.
205 Idem.
206 Idem.
207 Camillo Faverezani, op.cit., p.72.
208 E.C., p.173.
209 Ibid, p.169.
210 Ibid, p.173.
211 Ibid.
212 Cécile Brochard, op.cit., p.5.
213 E.C., p.175.
214 Ibid, p.176.
215 Idem.
216 Ibid, p.174.
217 Gabriel Garcia Marquez, *El Otono del patriarca*, Barcelona, Plaza & Janes, 1975 pour la traduction française et pour les références: L'Automne du patriarce, trad. Par C. Couffon, Paris, Grasset, 1976, pp.285-287, cité par Camillo Faverezani, op.cit., p.74.
218 E.C., p.176.
219 Idem.
220 Ibid, pp.176-177.
221 Ibid, p.177.
222 Idem.
223 Idem.
224 Cécile Brochard, op.cit., p.1.
225 E.C., p.177.
226 Idem.
227 Idem.
228 Cécile Brochard, op.cit., p.2.
229 E.C., p.178.

-
- 230 Ibid.
- 231 Ibid, p.186.
- 232 Ibid, p.187.
- 233 Idem.
- 234 Idem.
- 235 Ibid, pp.187-188.
- 236 Sandrine Meslet, op.cit., p.2.
- 237 Tiré de l'extrait: " *Tierno Monénembo, " Les Écailles du ciel"*, posté dans Tierno Monénembo, op.cit., p.5-6.
- 238 Ibid.
- 239 E.C., p.190.
- 240 Tiré de l'extrait: "*La Plume Plus, Littérature, Tierno Monénembo*", Vendredi 9 février 2007, une interview avec Sow Mamadou Samba et Barry Mamadou Diawo, tiré de web site: <http://laplumeplus.canalblog.com/archives/2007/02/09/3954144.html>, (consulté 20-10-2016), p.2.
- 241 Thierno Bah, *Mon combat pour la Guinée*, Paris, Karthala, 1996, p.116.
- 242 Tiré de l'extrait: "*Entretien d'Eloise Brezaut avec Tierno Monénembo*", 17 juin 1998, in: *Africultures* 21/10/2002, tiré de web site: <http://africultures.com/entretien-deloise-brezaut-avec-tierno-monenembo-2581/>, (consulté le 26-08-2016), p.1.
- 243 Ibid.
- 244 Tierno Monénembo, *Un Rêve utile*, Paris, Seuil, 1991, p.86.
- 245 Repris de Mathias Dossou, "*L'Idéologie dans la littérature négro-africaine d'expression française de Guy Ossito Midiohouan*" in: *Peuples Noirs Peuples Africains*, numéro 63-66, 1988, tiré de web site: http://mongobeti.arts.uwa.edu.au/issues/pnpa63_66/pnpa63_19.html, (consulté le 23-10-2016), p.4.
- 246 Kossi Wonouvo Gnagnon, op.cit., p.1.
- 247 Ibid.